

LITTÉRATURES

V. S. Naipaul ;
Aharon Appelfeld ;
Virginia Woolf ;
Frédéric Vitoux ;
Jérôme Beaujour ;
Charif Majdalani ;
Yves Bichet ;
Fabienne Juhel ;
Denis Lachaud ;
Joy Sorman

Pages III à V

SOCIOLOGIE

Les enfants perdus de
la campagne ouvrière ;
Ruptures scolaires ;
Rencontre avec
Zygmunt Bauman

Page VIII et X



ART ET LITTÉRATURE

MÉLANCOLIE ET DADA
Plusieurs ouvrages accompagnent les deux expositions parisiennes : « Archives Dada » de Marc Dachy ; anthologies sur l'humeur noire de Patrick Dandrey et Yves Hersant...

Pages VI et IX

Toute l'histoire d'un monde

Dans son dernier livre, « L'Empire gréco-romain », Paul Veyne propose une vision aussi élégante qu'audacieuse de l'Antiquité, bouleversant bon nombre d'idées reçues

■ Maurice Sartre



Relief funéraire : jeune homme étendu en costume gréco-romain. Musée archéologique de Palmyre

Paul Veyne occupe dans l'historiographie française de l'Antiquité une position singulière, et l'on ne sait si le qualificatif qui lui convient le mieux est celui d'agitateur ou de décapsuleur. La lecture de son dernier livre – constitué de douze études publiées antérieurement mais largement remaniées et amplifiées, et d'une étude inédite – incite à choisir le dernier terme, car, avec le style inimitable qu'on lui connaît, fait d'élégance raffinée dans le choix des mots et d'audace dans les images et les rapprochements, Veyne bouscule les certitudes, démonte les idées reçues, bouleverse les hiérarchies, perturbe tous les repères de son lecteur avant de le conduire, par des chemins de traverse où il n'a guère l'occasion de s'aventurer, vers des solutions nouvelles, inattendues, convaincantes, brillantes.

Goût de la provocation ? Peut-être, et le titre choisi pourrait confirmer l'analyse, mais ce serait faire fausse route que de s'arrêter à cet aspect superficiel d'une démarche pleinement féconde parce qu'elle ne cesse de se remettre elle-même en question. Veyne appartient à la catégorie rare de ces savants qui recréent le monde parce qu'ils posent les questions essentielles. De même que Pierre-Gilles de Gennes expliquait un jour, je crois, que sa vocation de physicien lui était venue de son désir, enfant, de comprendre pourquoi la colle colle, Veyne ne se

contente pas des définitions et des explications acquises, et pose à nouveau les questions auxquelles on croyait avoir répondu depuis longtemps : qu'est-ce qu'un empereur romain ? quels sont les pré-supposés qui permettent à la cité grecque de fonctionner ? y eut-il une classe moyenne à Rome ? comment les Grecs ont-ils réussi à s'accommoder de la domination politique de Rome ? comment et pourquoi ont disparu les combats de gladiateurs, pourtant si populaires ? et pourquoi l'art gréco-romain a-t-il pris fin ? Voilà quel-

Veyne appartient à la catégorie rare de ces savants qui recréent le monde parce qu'ils posent les questions essentielles

ques-unes des questions qu'il aborde, pour ne rien dire de la place de Palmyre et du rôle de Zénobie, du siège de Rome par Alaric en 410 ou des préoccupations morales et religieuses de Plutarque, des stoïciens et de saint Augustin.

La diversité des thèmes ne doit pas masquer la profonde unité de la démarche qui consiste à se débarrasser des apparences, à ne

jamais se laisser impressionner par le discours des anciens ni l'autorité des modernes. Fin observateur des faits et des réalisations de l'Antiquité, Veyne se préoccupe avant tout de ne jamais réduire la complexité des explications, fussent-elles contradictoires. Ainsi, comment Rome a-t-elle pu maintenir si longtemps la fiction d'un empereur égal à ses pairs, les sénateurs, alors que celui-ci jouit de fait d'un pouvoir absolu ? Cet « aventurier qui a réussi », lui ou son père (puisque aucun petit-fils d'empereur n'a jamais régné), a réussi le tour de force de donner au peuple l'illusion de la souveraineté en lui faisant légitimer ses coups d'Etat et au Sénat l'image du bon empereur en lui laissant croire qu'il inspirait sa politique. Cela nous vaut des pages exaltantes sur la nature du culte impérial, « langage et rituel hyperboliques », « création de haute culture », et non dévotion populaire spontanée, que complète le long et passionnant chapitre sur « Buts de l'art, propagande et faste monarchique ». Veyne y montre que la production d'images impériales n'a rien à faire avec la propagande, mais relève seulement de l'affirmation de la puissance ; « la propagande, cette rhétorique, cherche à persuader du droit de commander ; le faste, lui, présuppose que ce droit existe et que tout le monde en est persuadé ». La colonne Trajane y prend une autre signification, hommage adressé au seul empereur défunt enterré dans le socle du monument, et non leçon

d'histoire adressée aux peuples de l'empire.

L'une des grandes forces de Veyne est sans doute son égale maîtrise des sources latines et des sources grecques, et son souci constant de prendre en compte la totalité de l'empire. Cela justifie son appellation d'un « Empire gréco-romain », tant il est vrai que la culture latine, à partir du II^e siècle avant notre ère, ne constitue que la variante latine de la *paideia* (l'éducation) grecque. Ce qui n'interdit pas l'originalité des productions d'une province à l'autre, en Afrique et en Italie comme en Asie Mineure ou en Syrie. Mais rien ne montre mieux cette unité profonde de l'empire que la culture des élites, qui, en dépit des différences de sensibilité personnelle, partagent les mêmes convictions et les mêmes répulsions, qu'ils soient grecs comme Plutarque, latins comme Sénèque ou africains comme Augustin.

Une autre grande force du livre tient au refus des images toutes faites : non, la chute de l'Empire romain n'est pas l'aboutissement d'un long processus, mais un accident fortuit, qui aurait aussi bien pu ne pas se produire tant les barbares qui se jettent sur l'empire depuis le IV^e siècle manifestent de respect pour Rome et ses institutions. Alaric ne s'empare-t-il pas de Rome par dépit de ne pas obtenir les honneurs romains qu'il estime mériter ? De même, le christianisme n'est pour rien, affirme Veyne, dans la fin de l'art antique. Dans cet ultime chapitre, peut-être l'un des plus brillants du livre, il résume et réfute sans relâche la méthode qui consiste à faire de l'art le simple reflet de la société et du pouvoir. Pour lui, l'art gréco-romain subit une profonde mutation dès le III^e siècle, et, plutôt qu'une disparition brutale, il connaît « ses différentes petites morts », sans bruit, de manière imperceptible, jusqu'à ce que la transformation de ses réalisations nous fasse comprendre, rétrospectivement, qu'on a changé d'époque. L'art romain meurt quand il cesse en réalité d'être « un faciès indigène de l'art hellénique », marqué par une représentation à nulle autre pareille à travers le monde du corps humain. Si, dès le début du III^e siècle, l'intérêt pour la « vénusté » paraît moins marqué, ce n'est qu'à la fin du siècle que le souci de réalisme disparaît, avec, par exemple, le célèbre groupe des Tétrarques, conservé à Venise. Ce passage d'un « art de la ressemblance à un art de la reconnaissance par

analogie » annonce le Moyen Age. Certes, il faudra encore deux siècles pour que cette voie nouvelle s'impose, mais, de fait, c'est ce langage qui finit par devenir le langage commun de l'art et qui explique notamment la disparition de ce qui avait été l'un des joyaux de l'art gréco-romain, la ronde-bosse grandeur nature. Comme le souligne Veyne, avec « cette catastrophe au sens de renversement complet », « les œuvres d'art ont changé de nationalité ou plutôt de langue, elles sont devenues médiévales ».

On n'épuise pas si facilement la richesse d'une œuvre si multiforme, et chaque chapitre mériterait un développement propre, mais, on l'aura compris, la pensée et la démarche de Paul Veyne ne se laissent pas cerner et enfermer dans les quelques lignes d'une recension. Il faut le lire en entier, pour découvrir au fil des pages ces fulgurances de l'intelligence, ces rapprochements inattendus entre l'Antiquité et notre monde – sur la classe moyenne, par exemple –, ces formules à l'emporte-pièce qui nous ramènent tout à coup aux réalités, traits qui sont la marque d'un des maîtres les plus stimulants de notre temps.

L'EMPIRE GRÉCO-ROMAIN
de Paul Veyne.
Seuil, « Des travaux »,
912 p., 25 €.

APARTÉ
« Séville ! »

POUR PEU que vous en ayez l'âge, si l'on vous demande « Que faisiez-vous le 21 juillet 1969 ? » et que l'on ajoute : « le jour où Armstrong a marché sur la Lune », immanquablement vous vous souviendrez. Du moindre détail, d'avec qui vous étiez, de la couleur du canapé qui faisait face à la télévision. Comme si le temps n'avait pas pris sur ce souvenir.

Maintenant, posez cette même question, mais en changeant la date – 8 juillet 1982, à 23 heures –, et précisez simplement : « Séville. » Vous verrez alors le visage de nombre de vos interlocuteurs s'obscurcir, un simple hochement de tête, l'air de dire : « Ne me parle pas de ça, je ne m'en remettrai jamais. » Jean Cau, dans un article publié dans *Paris Match*, a écrit à propos de cet événement : « Tout est guerre. De 1914. Et de 1940. De 1982 où, pour la troisième fois en un siècle, la France rencontrait l'Allemagne dans un match et sur le champ de bataille de Séville. » Ce soir-là, Pierre-Louis Basse était avec des copains, vissé devant son poste de télévision, à Epinay-sur-Orge. Plus de vingt ans après, devenu journaliste et écrivain, il a eu le courage de revoir le match et de le raconter (1).

Franck Nouchi
Lire la suite page X

(1) *Séville 82, France-Allemagne : le match du siècle*, éd. Privé, 152 p., 19,50 €.

Éditions Héloïse d'Ormesson

« Je ne serai jamais capable de trouver le prochain nombre premier, mais je me suis surpris à effleurer des vertiges métaphysiques en dévorant ce livre. »
Umberto Eco

Marcus du Sautoy
La Symphonie des nombres premiers

Essai
Au fur et à mesure que votre découverte s'agrandit, le nombre de nombres premiers augmente.

Éditions Héloïse d'Ormesson

www.editions-heloisedormesson.com

LIRE AUSSI

- « Histoire de la civilisation romaine » d'Hervé Inglebert.
- « Dictionnaire de l'Antiquité » de Jean Leclant.
- « Auguste » de Pierre Cosme.

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **LE PRIX DÉCEMBRE DÉCERNÉ À CHARLES DANTZIG.** Le prix Décembre (doté de 30 000 euros), qui a ouvert la saison des prix littéraires mercredi 26 octobre, est revenu à Charles Dantzig pour son *Dictionnaire égoïste de la littérature française* (Grasset, « Le Monde des Livres » du 16 septembre). L'écrivain et éditeur l'a emporté au second tour de scrutin par 6 voix contre 2. « *A titre personnel, je suis heureux de ce prix, a déclaré Michel Crépu, président du jury. Ce dictionnaire manifeste une passion pour la littérature, un amour et un plaisir pour la transmettre.* » Même s'il a avoué n'avoir pas été toujours d'accord avec certains articles de ce *Dictionnaire*, Michel Crépu a conclu en disant qu'il s'agissait d'« *une victoire pour la littérature française.* »

■ **DERNIÈRE SÉLECTION DU GONCOURT.** L'Académie Goncourt a communiqué, mardi 25 octobre, sa troisième et dernière sélection en vue du prix, qui sera décerné le 3 novembre. Quatre romans restent en course : *Falaises*, d'Olivier Adam (L'Olivier), *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard), *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (Minuit), et *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans (Grasset).

■ **AUTRES PRIX.** Le prix du **Premier Roman** a été attribué lundi 24 octobre à Hédi Kaddour, pour *Waltenberg* (Gallimard). Le prix du **Premier Roman étranger** a été décerné à Samina Ali, pour *Jours de pluie à Madras* (Mercure de France). La Société des gens de lettres (SGDL) vient d'attribuer ses prix d'automne : le **prix Poncetton**, doté de 3 000 €, revient à Albert Cosseray, pour l'ensemble de son œuvre et à l'occasion de la parution de ses *Œuvres complètes* (éd. Joëlle Losfeld) ; le **grand prix de poésie Louis-Montali**, doté également de 3 000 €, à Robert Sabatier, pour l'ensemble de son œuvre et la parution de ses *Œuvres poétiques complètes* (Albin Michel) ; le **grand prix Thyde-Monnier** à Pierre Jourde, pour *Festins secrets* (éd. L'Esprit des péninsules). La **Bourse Poncetton** est revenue à Jean-Pierre Vallotton, pour *Poèmes à cordes* (L'Arbre à paroles), et les **Bourses Thyde-Monnier** à Thomas B. Reverdy, pour *Le Ciel pour mémoire* (Seuil), Laurence Plazenet, pour *L'Amour seul* (Albin Michel), Stéphane Audéguay, pour *La Théorie des nuages* (Gallimard), François Garcia, pour *Jours de marché* (éd. Liana Lévi), Nicole Parrot, pour *Treize étranges histoires* (Seuil Jeunesse), Jean-Marc Benedetti, pour *Demain je m'enfuis de l'enfer* (Grasset), Anne-Sophie Brasme, pour *Le Carnaval des monstres* (Fayard).

■ **RENAISSANCE DE « LA COSMOPOLITE ».** Nouvelle couverture, nouveau format, « La Cosmopolite », collection presque centenaire (Stock) spécialisée dans la littérature étrangère, renaît avec la publication du *Procès d'Oscar Wilde*, préfacé par Merlin Holland, inédit en France, dans sa version intégrale. « La Cosmopolite » propose également *Les Pensionnaires*, de la romancière brésilienne Lygia Fagundes Telles, ou encore *Tropique du Cancer*, suivi de *Tropique du Capricorne*, de Henry Miller.

■ **DES « PETITS ILLUSTRÉS » CHEZ NOUVEAU MONDE ÉDITIONS.** La maison Nouveau Monde éditions, qui fête ses 5 ans, propose une nouvelle collection, « Les Petits Illustrés ». Ceux-ci sont de petits ouvrages de 36 pages, abondamment illustrés, monographies sur une personnalité, une période historique ou encore un personnage de fiction. Parmi les premiers titres : *Jules Verne*, *Arsène Lupin*, *Jean-Paul Sartre*, *La France libre*, *René Goscinny* ou *Les Mangas* (3 €). Nouveau Monde annonce également la publication d'une nouvelle collection de « semi-poche » pour le mois de novembre (www.nouveau-monde.net).

■ **UNE NOUVELLE COLLECTION CHEZ FLAMMARION.** « Café Voltaire » est le nom d'une nouvelle collection chez Flammarion inaugurée par un texte de Régis Debray, *Sur le pont d'Avignon*, et *Le Malheur français*, de Jacques Julliard. Des ouvrages voulus vifs, « *qui aident à la conversation ou qui la font* », explique Teresa Cremisi, PDG de Flammarion et à l'origine du projet : « *Le numéro 1 de la place de l'Odéon, siège actuel du département de littérature, fut occupé pendant plus d'un siècle par le célèbre Café Voltaire. Un lieu de rencontres de peintres et d'écrivains, d'hommes politiques et de journalistes* », indique un texte inscrit dans un élégant rabat couleur café.

■ **RECTIFICATIF.** Le titre du recueil de nouvelles de Lee Je-Ha annoncé dans « Le Monde des livres » du 21 octobre et à paraître chez Zulma n'est pas *Le Chien jaune*, mais *Régime végétarien*.

LE NET LITTÉRAIRE AVEC
Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Lecture rapide

<http://www.mes-exams.com/LR/lecture-rapide.htm>

Geons que vous n'atteindrez point si tôt que moi ce but », dit la Tortue au Lièvre de La Fontaine. Transposons ce défi au domaine de la lecture. L'enquête 2003 de l'Insee sur les pratiques de lecture des Français met en avant que 33 % des lecteurs de 15 ans et plus ont lu de 1 à 9 ouvrages dans l'année, 22 % de 10 à 24 et 13 % plus de 25. La voracité du lecteur est-elle liée à sa vitesse ? Inéluctablement.

Le présent site propose un test de lecture en ligne pour éprouver vitesse et niveau de compréhension. N'en déplaie au scepticisme de Woody Allen qui, après un cours de lecture rapide, dit avoir « *lu Guerre et Paix en vingt minutes... Ça parle de la Russie.* » Occultons également l'aspect marchand de ce site et sa méthode de super-lecture, capable d'« *augmenter jusqu'à 500 %* » sa vitesse de lecture. Alléchant, moyennant 29 euros.

En préambule, sont énumérées les « *mauvaises habitudes de lecture* », au rang desquelles la lecture mot à mot, les confusions ou encore la vocalisation et subvocalisa-

tion, ainsi que les « *bonnes habitudes* » vers lesquelles tendre. L'internaute se voit proposer de parcourir, après déclenchement manuel du chronomètre, les 1 284 mots d'un texte et l'arrêter au terme de sa lecture. Son score s'affiche, évalué en mot par minute. A faire suivre d'un test de compréhension, assorti, à terme, de commentaires personnalisés. « *Un bon lecteur* », apprend-t-on, « *atteint les 400 mots par minute pour un taux de compréhension de 60 %.* »

Marlène Duret
lemonde.fr

Francfort, capitale du livre

Comme chaque année, cinq jours durant, éditeurs, auteurs et agents du monde entier se sont donné rendez-vous. Paroles, impressions

Le monde entier est là, sur ces présentoirs, dans ces pages, textes en prose, poèmes, photos ou dessins ; dans ces histoires pour enfants, pour les adultes, ces romans, ces biographies ou ces manuels pour savoir tout faire. Dans toutes les langues.

Par ses dimensions, la Foire du livre de Francfort, qui s'est tenue du 19 au 23 octobre, donne le vertige : quelque 7000 exposants en provenance de plus de 100 pays sont présents dans les cinq pavillons du Messe, le parc des expositions de la ville allemande. Pour les gens pressés, il existe des petits bus pour passer d'un pavillon à l'autre...

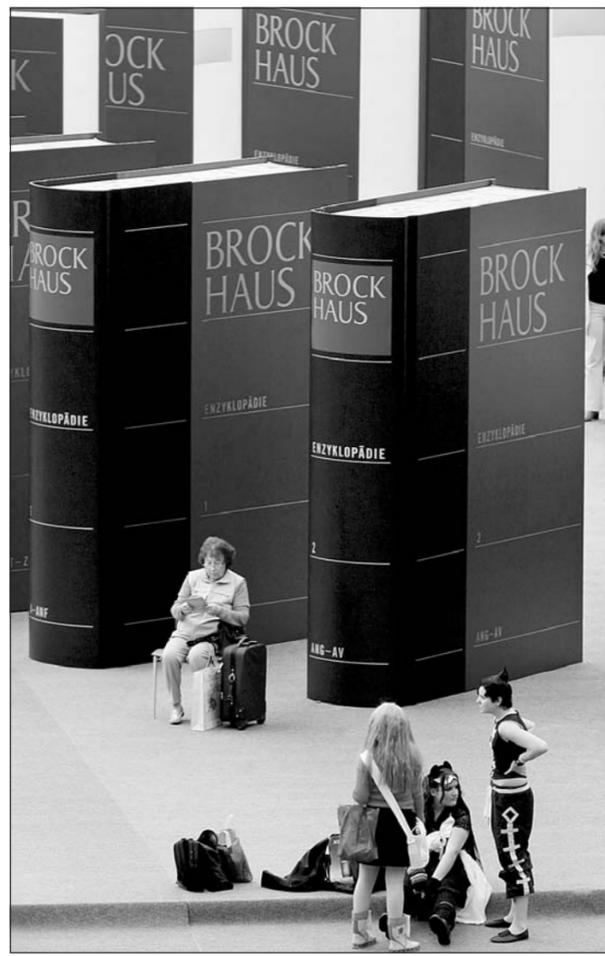
Si le public est admis le samedi et le dimanche – 280 000 visiteurs cette année –, c'est bien d'un rendez-vous professionnel qu'il s'agit ; le lieu par excellence des contacts entre éditeurs, directeurs éditoriaux, agents littéraires et autres *foreign rights agents*, chargés des ventes de livres à l'étranger.

La règle du jeu est simple, le protocole est strict. Sur les stands des maisons d'édition, les personnes chargées des droits reçoivent leur interlocuteur. Les agents, eux, peuvent recevoir sur un stand ou bien à l'impressionnant espace « Lit Ag » (pour *literary agents*, agents littéraires). Dans le tumultueux, les protagonistes se font face sur d'interminables tablées. Ils sont ici plusieurs centaines chaque jour à chercher, dénicher, acheter, céder un livre.

TROUVER LA PERLE RARE

Partout dans la Foire, le spectacle est le même : les deux interlocuteurs se font face, échangeant des cartes de visite et engageant une petite discussion sur les besoins de l'éditeur. Tout doit aller très vite. Toutes les demi-heures, l'invité se lève et change d'interlocuteur, espérant trouver la perle rare.

On est à Francfort pour conclure des affaires mais surtout pour lancer des pistes, demander des



Foire de Francfort

manuscrits ou des épreuves. Dans les semaines qui vont suivre la Foire, les directeurs éditoriaux en reçoivent des dizaines : « *Nous sommes trois agents de la même société*, explique par exemple Wu Chung Sen, de la compagnie taïwanaise Books Co. Ltd. *Nous travaillons avec Taïwan et la Chine. Dans quelques semaines, nous recevons environ 500 livres que*

nous avons demandés à la Foire. »

Il existe d'autres rendez-vous du même type, comme celui de Londres, par exemple. Mais Francfort reste, pour l'heure, le « *must* » en matière de cession de droits : « *C'est la chance d'établir de nouveaux contacts ou de consolider des relations durables* », explique Angela Crocombe, chargée de la vente des droits chez Penguin

Australie. Pour elle, qui vit aux antipodes, le rendez-vous est aussi une occasion de faire se rencontrer les acteurs européens et les anglo-saxons. Cette semaine, elle aura vu 70 éditeurs à Francfort.

PRENDRE CONTACT

« *Ici, nous avons l'occasion de rencontrer personnellement des auteurs et des éditeurs que l'on représente* », ajoute Susanna Zevi, agente littéraire d'éditeurs européens et américains, qui représente par exemple Erri de Luca dans le monde entier. Pour elle, comme pour d'autres, la manifestation n'est plus la seule occasion de prendre contact. « *Souvent on signe avant Francfort*, indique Niki Dougès, représentante d'éditeurs français en Grèce. *Cela dit, j'ai également signé cette année huit contrats en Allemagne.* »

Combien coûte un livre ? 600 euros, dollars, ou livres sterling – ici il n'y a pas de monnaie étalon –, 1 000, 1 500, 2 000... Les moyennes oscillent entre 5 000 et 8 000 euros. Il y a aussi, bien sûr, les poids lourds, ceux dont les prix peuvent dépasser le million de dollars. Mais ces transactions-là sont rarement rendues publiques.

Quand un agent est partie prenante de la transaction, il touchera entre 10 % et 15 % du prix, c'est le standard international. « *Aujourd'hui, chaque auteur anglo-saxon ou sud-américain, ou presque, a un agent* », estime Michael Gaeb, qui représente à Francfort des éditeurs comme le Diable Vauvert, Fleuve noir ou Héloïse d'Ormesson, mais aussi des auteurs sud-américains comme Cesar Aira.

Au fil des jours, les échanges ralentissent, agents, éditeurs, directeurs de droits commencent à partir, le plus souvent à partir du samedi. Le public, alors, investit les pavillons et l'on entend cette phrase évidente mais si paradoxale : « *Non madame, non monsieur, les livres présentés ne sont pas à vendre.* »

Bénédicte Mathieu

Naissance de la collection « Folio Biographies »

LA FAMILLE est pour le moins éclectique : Amedeo Modigliani côtoie Billie Holiday ou Franz Kafka ; Virginia Woolf rencontre Jules César, et James Dean, Honoré de Balzac ou Pier Paolo Pasolini. Ces huit personnalités composent le premier bouquet de la toute nouvelle collection « Folio Biographies », disponible le 27 octobre en librairies.

« Folio Biographies » est la quinzième collection du format de poche des éditions Gallimard (12 millions de livres par an). Le dernier lancement – « Folio 2 euros » – avait eu lieu en 2003. Parmi les différentes déclinaisons, on trouve également « Folio Classiques », « Folio Essais », « Folio SF » ou encore « Folio Actuel » et « Folio Policier ».

« *Folio a besoin, tous les deux ans, de proposer une déclinaison nouvelle*, indique Yvon Girard, directeur de Folio. *Notre idée était de développer*

une collection qui propose une offre adaptée au lectorat jeune. Nous nous sommes rendu compte qu'il y avait une demande assez forte autour de la biographie. Il existe aujourd'hui une recherche de modèles, c'est dans l'air du temps. »

Éclectique, la collection explore différents domaines, de la littérature aux musiques en passant par l'histoire. Elle est dirigée par l'écrivain Gérard de Cortanze : « *C'est une vraie prise de position intellectuelle de défendre la biographie* », explique ce dernier qui, par ailleurs, collabore au « Monde des livres ». « *Nous voulons arriver à l'œuvre par la vie. Nos auteurs doivent avoir une grande rigueur documentaire de manière à être très pédagogiques. L'empathie n'est pas exclue mais elle doit aller de pair avec une véritable rigueur scientifique.* »

Dans cette collection, toutes les biographies seront inédites. Folio publie déjà des

grandes biographies parues chez Gallimard. « *Notre parti pris*, indique Yvon Girard, *est l'accessibilité et la proximité.* » « Folio Biographies » propose des livres courts à la couverture et au graphisme élégants – 300 pages en moyenne agrémentées d'un cahier photos – pour un prix entre 5,30 euros et 6,20 euros.

Le tirage s'élève à 20 000 exemplaires par titre. Quatre livraisons sont prévues en février 2006, quatre en mai puis quatre en septembre. Parmi elles, Henrik Ibsen, Paul Cézanne, Attila, Stefan Zweig, Sigmund Freud, Louis XVI ou Michel Ange. Une quarantaine de biographies sont déjà en chantier. La collection s'intéresse, pour l'heure, à des personnages morts mais Gérard de Cortanze souligne qu'« *il n'est pas exclu que l'on consacre des ouvrages à des personnalités vivantes.* »

B. M.

AGENDA

Le festival de bandes dessinées
Quai des bulles célèbre ses 25 ans.

Du 28 au 30 octobre, à Saint-Malo (35), sont attendus quelque 250 auteurs, dont Jean-Pierre Gibrat, Grand Prix 2005 et réalisateur de l'affiche du festival, Maëster, Emile Bravo, David Prudhomme et Mathieu Lauffray. Seront présentées plusieurs expositions ; une d'entre elles sera consacrée à Sempé ; le journal *Hara-Kiri* et « l'île d'Ouessant et ses créatures » seront aussi à l'honneur (rens. : 08-25-13-52-00 ou www.quaidesbulles.com).

■ **LES 24, 25 ET 26 OCTOBRE. BORGES.** A Paris, l'Institut Cervantès et la Fondation Jorge Luis Borges proposent un séminaire « Borges et la traduction » autour de trois axes « La traduction littéraire ; la traduction poétique et Borges traducteur », avec, notamment, Silvia Baron Supervielle, Jean-Claarence Lambert et José María Alvarez (à 19 heures, 7, rue Quentin-Bauchart, 75008 ; entrée libre ; rens. : 01-40-70-92-92).

■ **LE 28 OCTOBRE. EASTON ELLIS.** A Paris, la Fnac et *Le Monde* organisent un débat avec Bret Easton

Ellis (à 17 h 30, 136, rue de Rennes, 75006).

■ **LE 29 OCTOBRE. CAMUS.** A Paris, colloque « L'autre Camus » organisé par l'Association de culture berbère, animé par Arezki Metref, avec Henri Alleg, Benjamin Stora, Hacène Hireche, Denise Brahimi, Nabile Farès, Christiane Chaulet Achour et Nourredine Saadi (à 14 h 30, au Relais de Ménilmontant, 85 bis, rue de Ménilmontant, 75020 ; rens. et rés. : 01-43-58-23-25).

■ **DU 29 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE. BÉBÉS.** A Quetigny (21), le Salon des

bébés lecteurs, qui fête son dixième anniversaire, aura pour thème le patrimoine culturel, oral ou écrit, de la petite enfance, qui sera repris lors des journées professionnelles les 7 et 8 novembre (de 10 heures à 19 heures les 29, 30 octobre, 1^{er}, 5 et 6 novembre ; de 9 heures à 18 heures, le 31 octobre et le 2 novembre ; Espace Mendès-France ; rens. : 03-80-42-14-18).

■ **LE 3 NOVEMBRE. NUIT.** A Paris, les éditions de l'Aube, le Centre culturel international de Cerisy-la-Salle et la librairie L'Arbre à lettres reçoivent Catherine Espinasse, Luc Gwiazdzinski et Edith Heurgone pour la parution des actes du colloque « La nuit en question(s) » (à 18 h 30, 2, rue Edouard-Quenu, 75005).

■ **LE 28 OCTOBRE. LACARRIÈRE.** A Vézelay (89), Sylvia Lipa et Lorant Hecquet rendront hommage à Jacques Lacarrière en lisant des extraits de son dernier livre, *Dans la forêt des songes*, chez Nil édi-

tions (à 20 heures à la Maison Jules-Roy, rue des Ecoles ; entrée libre).

■ **DU 3 AU 13 NOVEMBRE. AVERROËS.** A Marseille, Aix-en-Provence, Avignon, Digne, La Garde, Manosque et Martignes, la 12^e édition des Rencontres d'Averroès abordera le thème de la richesse et de la pauvreté entre Europe et Méditerranée ; avec trois tables rondes et une exposition consacrée à Germaine Tillon (rens. : www.rencontresaverroes.net).

Les sirènes de l'engagement

Un roman désenchanté de V. S. Naipaul, porté par l'idée qu'« on a tort d'avoir une vision idéale du monde »

SEMENCES MAGIQUES (Magic Seeds)
de V.S. Naipaul.
Traduit de l'anglais (Inde)
par Suzanne V. Mayoux,
Plon, « Feux croisés », 300 p., 21 €.

On connaît Sir Vidiadhar Surajprasad Naipaul. Le Prix Nobel de littérature 2001 a méticuleusement construit sa légende. Celle d'un solitaire, entier et intransigeant, abhorrant la modernité et se méfiant, peut-être à juste titre, de la superficialité des médias. Vrai faux désabusé, il clame à qui veut l'entendre que le roman est mort ou moribond. Du moins dans sa forme habituelle, celle qui émane directement de son âge d'or historique, le XIX^e siècle.

V.S. NAIPAUL

Né en 1932 dans l'île de Trinidad, Sir Vidiadhar Surajprasad Naipaul appartient à une communauté d'Indiens de religion hindoue qui ont émigré depuis l'État de l'Uttar Pradesh dans les Antilles britanniques au temps de l'« empire des Indes ». Il a commencé sa carrière à la BBC avant de se lancer dans l'écriture, évoluant des formes traditionnelles (*Une maison pour Monsieur Biswas*, Gallimard, 1964), vers une littérature davantage centrée sur le récit et l'art du portrait-entretien (*L'Inde, un million de révoltes*, Plon, 1992). Parmi ses ouvrages les plus récents, citons *Le Masseur mystique* (UGE, 1994 et 10/18), *Un chemin dans le monde* (Plon, 1995 et 10/18) et *Jusqu'au bout de la foi : excursions islamiques chez les peuples convertis* (Plon, 1998).

C'est la raison pour laquelle il a cherché dans tous ses livres – plus d'une trentaine au total, romans, nouvelles, récits de voyage, reportages... – à explorer un nouveau territoire littéraire. Une zone hybride, « métissée », où multipliant les allers-retours entre fiction et non-fiction – devenues à ses yeux des distinctions mineures – il se joue des catégories formelles dont les critiques ont encore, selon lui, trop souvent l'habitude.

Sa conviction : « Les lecteurs ne veulent plus lire une histoire totale-ment inventée. Ils sont en quête du modèle, de l'original. Ils veulent que ce qui est écrit soit relié à un fait réel. »

Exit l'imaginaire pur, vive la littérature en prise avec le monde. Ce credo, il est frappant de constater à quel point d'autres grands prosateurs étrangers semblent se l'approprier en ce moment. Chacun à sa manière, fort différente, des écrivains comme Salman Rushdie, Günter Grass, Russell Banks... affirmation que la littérature, en se nourrissant du réel, peut contribuer à influencer sur l'ordre (ou le désordre) des choses. On est bien loin d'un Isaac Singer qui, défendant une conception purement artistique du roman, affirmait : « Un écrivain ne peut pas changer le monde. Il ne peut même pas le rendre pire. »

ANTIHÉROS TÉTANISÉ

Changer le monde : voilà bien ce dont il s'agit chez V.S. Naipaul. C'est même l'idée fixe qui, de bout en bout, sous-tend ce dernier roman, *Semences magiques*. Comme une basse continue, cet objectif hante et mine de l'intérieur le narrateur, Willie, jeune Indien venu faire ses études à Londres puis émigré dans un pays d'Afrique – sans doute le Mozambique. Ce même Willie, dont nous avons suivi les pas dans le précédent roman de Naipaul, *La Moitié d'une vie* (Plon, 2002), nous le retrouvons cette fois à Berlin. Il est rentré d'Afrique où l'on devine qu'il s'est montré oisif et couard. Qu'il est passé à côté des enjeux politiques dont il a été le témoin. Qu'il se reproche sa lâcheté envers son ancienne femme. Qu'il n'est pas dupe de lui-même et sait que sa façon de réfléchir consiste à « repousser les choses au fond de sa tête ». Bref, nous retrouvons cet antihéros tétanisé par l'indicible. A Berlin, c'est sa sœur, Sarojini, qui lui fait la leçon. Pourquoi ne repartirait-il pas de zéro ? Pourquoi ne renouerait-il pas avec ses racines indiennes en allant sur place lutter pour l'affranchissement des castes inférieures ? Sensible au brio convaincant de cette intellectuelle, Willie finit par céder à ses encouragements et part rejoindre un mouvement clandestin en Inde du Sud.

C'est cette nouvelle vie que décrit Naipaul. Enthousiaste, Willie laisse derrière lui un monde

occidental de « gâchis et d'apparence », un monde dont, pense-t-il, il n'aura « plus l'usage ». Et le voilà parachuté en Inde, « un des lieux les plus affligeants du monde », attendant, dans une miteuse chambre empestée l'égout, « la venue d'inconnus qui l'emmenaient vers son destin ». Le problème, c'est l'opacité même de ce destin, l'étrangeté du « mouvement » dans lequel il se voit embriqué, les mystérieux messages abattus lorsqu'ils en savent trop, la clandestinité constante et l'obligation de s'acquiescer de tâches déconnectées « sans avoir aucune idée claire du résultat de ces actes ». Errance, doutes, emprisonnement : Willie finira par s'apercevoir que la révolution dont il pensait être un acteur n'avait rien à voir avec les hommes et les femmes pour lesquels il croyait lutter.

Bien au-delà du cas indien, le roman de Naipaul fait écho à la détresse présente dans toutes les zones du monde troublées par le terrorisme et le fondamentalisme. C'est là que réside son originalité : il montre comment une aspiration révolutionnaire peut être suspecte et perversive. Et comment elle peut détruire un personnage pris dans les rets d'une idéologie vaseuse. Willie savait, au fond de lui, qu'il était « un individu en

FLORAISON SAUVAGE (Periha praite)
d'Aharon Appelfeld.
Traduit de l'hébreu
par Valérie Zenatti,
éd. de L'Olivier, 264 p., 20 €.

On peut remercier Valérie Zenatti. En proposant de traduire Aharon Appelfeld – dont seuls quelques textes avaient paru chez Gallimard dans les années 1990 –, l'auteur de *Quand j'étais soldate* (L'École des loisirs, 2002) offrait au public français de découvrir un auteur de taille, depuis longtemps célébré par Philip Roth.

Pour l'auteur d'*Opération Shylock*, dans lequel Appelfeld apparaissait, ce dernier, né à Czernowitz en 1932,



V. S. Naipaul

retrait ». Son drame est d'avoir cédé – par culpabilité ? Par incapacité à s'accepter tel qu'il était ? Par conformisme moral ? – aux « sirènes » de l'engagement. Et paradoxe suprême, de s'être fait violence pour arriver à ce fiasco. A

la fin de l'ouvrage, il en arrive à se voir comme un homme « purgeant une peine de prison sans fin ». Mais avec cette certitude : « On a tort d'avoir une vision idéale du monde. C'est là que le mal commence. C'est là que tout

commence à s'embrouiller. Mais je ne peux pas écrire ça à Sarojini. » Cette vérité l'aidera-t-elle à trouver sa propre voie ? Réponse, peut-être, dans un prochain tome de V.S. Naipaul.

Florence Noiville

Les derniers gardiens de l'amour

« Floraison sauvage », ou la beauté tragique d'Aharon Appelfeld

est un écrivain « écartelé, déplacé, dépossédé, déraciné » (voir *Parlons travail*, Gallimard, 2004). Trop tôt « étiqueté » écrivain de la Shoah – dès son premier recueil de nouvelles, *Fumée*, publié en Israël en 1962, et non traduit à ce jour –, Appelfeld est avant tout l'écrivain de la lutte et du tiraillement. Tiraillement entre l'ici – Israël, où il vit, depuis 1946 – et là-bas – où il est né, en Bucovine (voir son *Histoire d'une vie*, L'Olivier, 2004). Tiraillement qu'il partagera avec ses professeurs de l'université hébraïque de Jérusalem – Martin Buber et Gershom Sholem, entre autres.

Floraison sauvage est aussi l'histoire d'un déchirement, même s'il est d'une tout autre nature. Nous sommes dans les Carpates, au

milieu du XIX^e siècle. Gad et sa sœur, Amalia, sont les derniers gardiens d'un cimetière juif au sommet d'une montagne. Amalia, plongée dans son mutisme, se souvient. De sa mère, si dure avec elle. Son frère tente – en vain – de la détourner de cette nostalgie qu'il juge néfaste.

FAUTE ORIGINELLE

Mais voilà, depuis six ans qu'ils vivent là-haut, en reclus, la mélancolie les rattrape. Gad, parfois, s'échappe, et va rejoindre Sofia, une Gentille, qui lui procure chaleur et réconfort. Amalia ne le supporte plus : « Sache que Sofia est mon ennemie amère », lui dit-elle un soir. Dès lors, c'est une histoire d'amour à mort qu'il écrit, avec la

justesse qui le caractérise, Aharon Appelfeld, revisitant ainsi le mythe d'Adam et Eve. A coups de slivovitz rapidement avalée, les paroles tombent : « Je veux que nous soyons un, un seul corps, sans séparation. Non plus toi et moi mais un seul. » Et l'interdit ultime aussi. Malgré le sentiment de faute originelle, malgré les remords et les négligences, Gad et Amalia s'abandonnent à leur sombre plaisir alors que, dehors, en bas, dans une sorte d'apocalypse lointaine, le typhus fait rage et les pogroms se multiplient. Polissant chaque mot, s'interdisant le superflu, Aharon Appelfeld signe là un texte d'une beauté tragique, celle d'une douce passion tout en oxymorons.

Emilie Grangeray

Virginia, Vita, Violet... Bloomsbury, encore et toujours

PARTI PRIS

TOUS CEUX qui aiment, à jamais, le mystère de Virginia Woolf, ses passions et celles de ses amis peuvent se réjouir. Voici une nouvelle et délicieuse promenade du côté de Bloomsbury, en trois livres : *Toute passion abolie*, de Vita Sackville-West, *Irène et Pénélope*, de Violet Trefusis (naguère parus chez Salvy), et un essai biographique sur Virginia Woolf et sa sœur.

Vita Sackville-West (1892-1962) n'est pas une excellente romancière. Sa plus belle œuvre est certainement sa vie d'aristocrate excentrique, d'amazone aventureuse, et on ne recommandera jamais assez la lecture de sa biographie, par Victoria Glendinning (Albin Michel, 1987). Mais *Toute passion abolie* (1931) est son meilleur livre – c'était aussi l'avis de son éditeur, Leonard Woolf. On imagine aisément le plaisir qu'elle a eu à inventer le roman de cette vieille lady qui, à 88 ans, soudain – ou enfin – veuve, décide de vivre comme elle l'entend, d'en finir avec « l'insupportable masculinité triomphante, l'abjecte soumission féminine ». Elle porte sur elle-même, sur sa vie d'épouse et mère, un regard sans aménité. Elle se lie à des hommes qui n'appartiennent pas à sa caste – ses conventionnels enfants désapprouvent. C'est drôle, cruel, caustique, comme le fut toujours Vita Sackville-West elle-même.

Violet Trefusis (1894-1972), qui eut avec Vita une liaison des plus tumultueuses, a beaucoup plus de talent pour peindre une époque, un milieu, comme dans *Irène et Pénélope* (1933), où l'on accompagne, de

1892 à 1962, la montée en gloire – jusqu'à l'Académie – puis le déclin d'une romancière. Violet Trefusis sait faire resurgir les fastes de Paris 1900. Elle décrit magnifiquement cette aristocratie cosmopolite fin de siècle, ce monde disparu avec la Grande Guerre, son luxe, son insouciance, son ignorance et son inconscience aussi. Elle qui s'est installée en France en 1921 (elle a aussi écrit en français) peut parler avec la distance et l'ironie qui conviennent d'un certain « tout-Paris intellectuel » – où, peut-être, « intellectuel » est de trop.

Une très intime *conspiration*, comme le précise Jane Dunn dans sa préface, n'est pas une biographie croisée de Virginia Woolf et Vanessa Bell. Toutes deux ont eu leurs biographes (1), et les passionnés, qui ont tout lu, jusqu'au récent essai de deux Woolfiennes enthousiastes, Geneviève Brisac et Agnès Desarthe (2), n'ont à attendre de ce livre aucune révélation. Ce n'était pas le but de Jane Dunn – par ailleurs auteur de biographies littéraires et historiques, pas traduites en français. Elle a cherché, en maîtrisant une imposante masse de documents – lettres, journaux, livres... – à donner à voir l'étrange intimité unissant Virginia (1882-1941) et son aînée Vanessa (1879-1961), leur complicité, leurs rivalités, leurs amours incestueuses, la manière dont elles furent à l'origine de ce qu'on appelle désormais le groupe de Bloomsbury.

Très tôt Virginia a su qu'elle serait écrivain, et Vanessa peintre. Elles appartenaient à une

famille de l'aristocratie intellectuelle anglaise, les Stephens. Mais, au début du XX^e siècle, ce choix, pour des filles, n'était pas admis par les pères. Très vite « Virginia se rendit compte de l'existence d'un vaste monde d'éducation intellectuelle et sociale en dehors de la maison ; un monde qui lui était fermé à cause de son sexe ». Elle décida, non seulement d'accéder à ce monde, mais d'y briller.

Vanessa aimait les hommes, les enfants, le sexe, le Sud et fut un peintre moyen. Virginia n'aimait pas le sexe, n'eut pas d'enfants, préférait l'Angleterre à l'Italie, était une dépressive profonde et un grand écrivain. La vie pour Vanessa, l'œuvre pour Virginia, c'est le cliché que s'emploie avec brio à contredire Jane Dunn, en accompagnant, au long de leur existence, ces inséparables – qui, séparées, s'écrivaient tous les jours.

Josyane Savigneau

TOUTE PASSION ABOLIE (All Passion Spent)
de Vita Sackville-West.

Traduit de l'anglais par Micha Venaille,
éd. Autrement « Littératures », 160 p., 13 €.

IRÈNE ET PÉNÉLOPE (Tandem)

de Violet Trefusis. Traduit par Cécile Wasjbrot,
éd. Autrement « Littératures », 250 p., 17 €.

VIRGINIA WOOLF ET VANESSA BELL

Une très intime conspiration (A Very Close Conspiracy)
de Jane Dunn. Traduit par Geneviève Brzustowski,
éd. Autrement « Littératures », 400 p., 20 €.

(1) Vient de paraître une biographie inédite de Virginia Woolf, par Alexandra Lemasson (« Folio biographies », 268 p., 5,30 €).

(2) *Le Mélange des genres* (éd. de L'Olivier, 2004).



La dernière « folle journée » de Figaro

Frédéric Vitoux transforme en roman « La Mère coupable », troisième volet décrié de la trilogie théâtrale de Beaumarchais, situant l'intrigue au jour de la chute de la monarchie. Un magnifique hommage littéraire

LE ROMAN DE FIGARO
de Frédéric Vitoux.
Fayard, 288 p., 19 €.

Maître de la fantaisie ironique, ce diable de Beaumarchais peut être fier de sa postérité. Naguère, Félicien Marceau nous conviait à suivre *Figaro et Suzanne en voyage de noces* (1995); aujourd'hui, Frédéric Vitoux se propose de donner une nouvelle vie au troisième et dernier volet des aventures de la maison Almoviva, *La Mère coupable*, négligé quand il n'est pas décrié comme un épisode inutile, bien pâle, voire souffreteux au regard de l'éclatante santé du *Barbier de Séville* (1775) et du *Mariage de Figaro* (1784). Pour ce faire, l'écrivain transforme en roman la pièce de théâtre, sélectionne les répliques qui font mouche, efface les autres, invente des comparaisons à des fins dramatiques, retend l'étoffe quand elle est lâche, complexifie les profils bien-pensants d'un théâtre victime des nouvelles sensibilités dans le Paris vertueux jusqu'à la terreur qui pointe aux derniers jours de la Législative, prélude aux massacres de septembre dont Beaumarchais manqua de peu augmenter le sinistre palmarès.

L'action de *L'Autre Tartuffe ou la Mère coupable* se déroulait à Paris à la fin de 1790. Ce que le vocabulaire de la pièce trahit, avec son « comité de recherches », la critique de moyen « pas trop constitutionnel »

et les réserves sur le divorce « accrédité chez cette nation hasardeuse » qu'est devenue la France, à en croire Bégearss lorsqu'il flatte un Almoviva qui ne veut plus être qu'un « Monsieur » quand Suzanne lui donne encore du « Monseigneur ». Vitoux la décale, folle journée oblige, à ce 10 août 1792, où la prise des Tuileries scelle la faillite de la royauté, soit un mois et demi après la création de la pièce, le 26 juin, au Théâtre du Marais. Du coup il insuffle à une intrigue sévèrement jugée par La Harpe (« tout y est faux, évidemment faux ») l'énergie et la tension qui y manquent.

ADULTÈRES CROISÉS

Un jeune officier, la manche ensanglantée, fuit des hommes armés de piques et de couteaux qui lui donnent la chasse dans les rues de Paris. Que se passe-t-il au juste ? « Il se passe que tout a changé : le roi, le régime, la civilisation, la morale, l'Histoire avec une majuscule et même le siècle. » Comment son intrusion dans l'hôtel qui abrite l'ambassadeur d'Espagne – Almoviva a pris du grade – et où Figaro lui-même l'introduit ne serait-elle pas synonyme de bouleversement ? On est loin de la sage scène d'ouverture de la source dramatique – qui l'est si peu ! –, et Vitoux en profite pour impulser un rythme contrasté, feutré ou fiévreux, comme autant de variations musicales, qu'il se charge d'entretenir par de subtiles commentaires



COLLECTION COMÉDIE FRANÇAISE/JEAN-LOUP CHARMET

M^{lle} CONTAT
De la Comédie française

Dans le rôle de SUSANE. Mariage de Figaro.

Mlle Contat (ci-dessus) incarnait Suzanne dans « Le Mariage de Figaro ». Elle reprit le rôle dans « La Mère coupable »

qui relancent l'intérêt quand l'original est à la peine.

Chérubin est mort, Figaro aspire à la retraite, et les adultères croisés du Comte, dont la tutelle de Florestine masque la paternité, et de la Comtesse, qui eut d'une liaison avec son page, ce Léon « épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves », ne s'apaiseront qu'au prix de « l'échange de [leur] indulgence ». Quand un intrigant scélérat qui sait jouer des secrets et remords de chacun vient précipiter la chute d'une maison aussi minée que la maison France.

L'intrigue, Vitoux la retouche à peine. Mais il fait mieux : il la commente. Retrouvons-nous Figaro ? Il est toujours « avide de réussite, de promotion sociale, de fortune. Il y a un côté parvenu chez lui. Un parvenu qui ne parvient pas ». D'autant qu'il semble résigné à sa défaite. « Un héros inspire l'admiration et l'envie. On l'observe de loin, forcé. On le serre dans ses bras. On l'aime. (...) Figaro, c'est le Poullidor de notre théâtre. » Lui dont l'accumulation des revers est devenue historiquement « une victoire collective, celle de la Révolution française, une victoire qui ne lui appartient plus en propre, qui ne l'amuse plus », n'a plus que le recours de sa fureur pour flamber encore : « Certains ont le vin triste. Figaro a la colère gaie. A l'exemple de Beaumarchais qui n'est jamais aussi inspiré,

aussi en verve que lorsqu'il se fâche. » Et qu'on ne l'oppose pas à son maître, guère plus brillant, dont il est indissociable (« Il s'agit du même, des deux facettes de la même personne. Les séparer reviendrait à les tuer »).

Ce qui manque de les achever c'est moins l'odieux Bégearss (« Les Tartuffes sourient toujours à l'intérieur d'eux-mêmes. (...) Ce sont des sourires inavouables ») que l'heure de la vertu qui sonne. Exit la délicieuse Rosine, l'avenir est à Florestine, qui ignore tout de la douceur galante.

« L'excès de la vertu est ce qui caractérise les temps modernes. (...) La vertu qui va bientôt corseter la société entière, réprimer le sexe et ses déviances, oublier le libertinage, renouer avec l'ordre moral et la religion répressive, mobiliser tous les efforts au profit d'une nouvelle société industrielle et commerçante où l'on ne plaisante ni avec les mœurs ni avec les comptes en banque. » « Enrichissez-vous ! » plutôt qu'« amusez-vous ! », déjà.

Comment préférer l'ère de la fête, « embrigadement militant et citoyen » – on sent Vitoux souffrir d'oser une telle formule –, à celle du plaisir, détronée ?

Avec une vivacité digne de son modèle, Vitoux fait plus que rendre un magnifique hommage littéraire à Beaumarchais ; il en partage la leçon de bonheur, jusque dans la mélancolie de sa faillite. Superbe.

Philippe-Jean Catinchi

Le scénariste et ses doubles

Le dernier roman de Jérôme Beaujour, un bijou de cocasserie et de détresse

DANS LE DÉCOR
de Jérôme Beaujour.
POL, 128 p., 13 €.

Dans la préface de *La Vie matérielle* (POL, 1987, et « Folio ») – ce « livre de lecture » qui rassemblait des textes dits à Jérôme Beaujour –, Marguerite Duras précisait : « J'ai hésité à le publier mais aucune formation livresque prévue ou en cours n'aurait pu contenir cette écriture flottante de la "Vie matérielle", ces aller et retour entre moi et moi, entre vous et moi dans ce temps qui nous est commun. »

Même s'il n'a, depuis, publié que deux romans, *Les Gens* et *Tout dire* (POL, 1991 et 1995), on connaît – parfois sans le savoir – le ton et les dialogues étincelants de Beaujour, ce brillant scénariste qui a récemment collaboré à l'adaptation de *La Moustache* d'Emmanuel Carrère, après avoir été, entre autres, le scénariste de trois films remarquables de Benoît Jacquot.

Après *La Fille seule* (sur une idée de Jacquot) et *Le Septième Ciel* (écrit en collaboration), *Pas de scandale* a une histoire particulière : il développe l'ébauche d'un

roman de Beaujour, resté en suspens – l'histoire d'un patron d'industrie qui, emprisonné quelques mois pour « affaires », revient transformé, tel un « idiot » dostoïevskien, désormais étranger parmi les siens.

COCASSERIE ET DÉTRESSE

Le nouveau roman de Jérôme Beaujour, *Dans le décor*, un bijou de cocasserie et de détresse mêlés, revient sur l'aventure de la création commune de ce film, *Pas de scandale*, sous une forme infiniment subtile et miroitante : un mince récit, qu'une constante mise en abyme ouvre et prolonge à l'infini.

Car il s'agit toujours de « cette vieille histoire de soi et des autres ». Qui s'exprime à la première personne ? Le narrateur, cet écrivain qui retrouve un certain Benoît, cinéaste, dans des cafés, et élabore avec lui le projet d'un film ? Ou son personnage, ce grand bourgeois en crise « qui croit s'être trompé d'histoire » ? Ou le frère de celui-ci, un « ancien débile léger » devenu présentateur à la télévision ?

Cependant, la mère du narrateur (l'écrivain) se meurt à l'hôpital Cochin. L'inquiétude se cristallise

sur un ticket de blanchisserie perdu, alors que refluent des souvenirs d'enfance mitigés, et des angoisses qui anticipent le deuil à venir. « J'ai décidé qu'elle ne devait pas mourir, que je n'étais pas prêt. Tout cela était beaucoup trop précipité. Elle a exprimé en baissant les paupières qu'elle était très ennuyée pour moi mais qu'elle n'y pouvait rien. »

Comme enchaînés par une « sorte de farandole de causes et d'effets », des thèmes, paresseusement, se déroulent : la dépression, l'idée du manque, le désir, l'échec – ce qui fait qu'un projet aboutit ou pas, ce qui sépare les couples, ce qui attache à de nouveaux amis, mais aussi les rites et la « chorégraphie brouillonne » des brasseries.

On rit beaucoup à la lecture de ce délicieux manifeste en faveur de la fiction, où les personnages de la vraie vie retournent dans l'écran, « dans le décor », pour rejoindre les créatures qu'ils ont inventées, où un véritable enterrement est adouci par une sorte d'irréalité, où l'on affirme avec un désarroi discret qu'on « prend soin de rendre parfaitement inaudible ce qu'on a le plus à cœur de faire entendre ».

Monique Petillon

Du côté de chez Wakim Nassar

Charif Majdalani traverse plus d'un siècle d'histoire du Liban

HISTOIRE DE LA GRANDE MAISON
de Charif Majdalani.
Seuil, 322 p., 21 €.

Face à la guerre qui ensanglantait leur pays depuis des années, certains écrivains libanais ressentent la nécessité de plonger dans leurs racines, de mettre leurs pieds dans les pas de ceux qui les ont précédés sur cette bande de terre. Un même esprit de recherche anime leurs livres, seule l'écriture les différencie l'un de l'autre. Amin Maalouf avec *Le Rocher de Tanios* (Grasset, 1993) faisait figure de pionnier, suivi de près par Alexandre Najjar et *Le Roman de Beyrouth* (Plon, 2005).

Nous voici à présent dans la « Grande Maison », construite avec mots et pierres par Charif Majdalani. L'originalité de ce romancier, directeur du département des lettres française, à l'université Saint-Joseph de Beyrouth, consiste à ne jamais perdre de vue son lecteur, à s'adresser directement à lui pour lui faire partager ses doutes, à le mettre en garde contre les rumeurs et les affabulations, allant parfois par lui proposer deux versions d'un même fait : l'officielle et la romanesque.

L'Histoire de la Grande Maison est un roman réaliste, les pieds plantés dans la fin du XIX^e siècle et la tête dans le nôtre. Grandeur et décadence d'une famille chrétienne du Mont Liban, d'un homme sorti de rien, proscrit à la suite d'une querelle qui a mal tourné et qui s'enrichit dans la culture de l'orange à une époque où tout le monde misait sur le mûrier et le ver à soie.

Fortune faite, Wakim Nassar devient mécène, puis protecteur des faibles. La Grande Maison construite sur les ruines de l'ancienne accueille les déserteurs de l'armée turque, ses orangeraies sont ouvertes aux affamés. L'orange a bientôt une sœur : la clémentine. Ce fruit est-il une invention de Wakim Nassar, bien avant sa découverte par un jésuite d'Oran ?

PRIVATIONS ET HUMILIATIONS

Wakim Nassar se sait surveillé, mais il se croit inatteignable. Un colonel turc l'a à l'œil. Ses soldats font irruption une nuit chez lui et fouillent la maison. Accusé d'avoir donné asile à des transfuges, de sympathie envers la France et de déloyauté envers le Sultan, il est déporté avec sa femme, ses fils et trois autres familles chrétiennes

dans un village d'Anatolie. Seules ses filles restent au Liban. Installés dans des maisons insalubres qui avaient appartenu à des Arméniens assassinés, nos exilés vont connaître le froid et les humiliations.

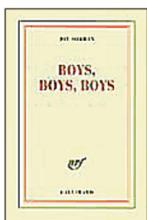
Tenant la plume, leur descendant a retrouvé les lettres que l'épouse de Wakim Nassar a adressées à ses filles. Hélène ne se plaint ni des privations ni des humiliations. Le supplice des bannis cesse avec la fin de la guerre en 1918. Retour au pays et à Ain Chiir. Wakim Nassar reconstruit, replante, paie les dettes accumulées mais ne résiste pas au mal planté dans ses poumons par les hivers d'Anatolie.

Charif Majdalani est-il un Proust libanais ? Même procédé pour pénétrer dans la vie de ses personnages, même étude romancée d'une époque ; des phrases longues de plusieurs pages, rarement un point, les virgules tenant lieu de respiration.

Dans ce premier roman, anecdotes, légendes et fables tissent un récit plus réel que le réel. L'auteur fait défiler sous nos yeux un Liban palpable avec ses seigneurs, ses paysans, sa soldatesque turque, ses bannis et ses pendus.

Vénus Khoury-Ghata

ZOOM



■ BOYS, BOYS, BOYS

de Joy Sorman

Livre féministe, coup de gueule Ou coups de cœur ? Difficile de classer ce texte court,

premier récit de Joy Sorman, 32 ans. Petite-fille de tailleurs juifs polonais débarqués à Sartrouville en 1933 avec leur « foi inébranlable en la France, terre d'asile », fille d'un homme tellement intégré qu'il en est devenu petit bourgeois, la narratrice, 30 ans, se moque de toutes ces préoccupations. Ce qui lui importe ? Régler ses problèmes avec les hommes et trouver sa place dans le monde. Vivre sa vie de fille, c'est-à-dire, dans un monde où l'on est sommé de choisir – chienne de garde ou chienne tout court –, « prendre son

sexe en main, socialement, politiquement, et physiquement ». Alors, elle raconte comment elle a d'abord joué avec les filles, avant de passer du côté des hommes. Combattante, elle rêve de confisquer la parole aux garçons et aimerait remettre le féminisme au goût du jour. Sans apporter de réponse définitive, elle s'interroge : qu'est-ce qu'être une femme ? Être deux ? Comment concilier sphère privée et vie publique ? Qu'on se rassure : on n'est pas, ici, chez Mireille Dumas, mais plutôt, peut-être, chez Virginie Despentès, avec la rage au ventre et le cœur au bord des lèvres. E. G. Gallimard, 144 p., 11,90 €.

■ JURA, de Thierry Hesse

Il est des pays gelés l'hiver et desséchés l'été. Il faut juste choisir. Pas de demi-saison. Les climats difficiles. Toute la vie part à l'aune de ces brusques changements. Thierry Hesse après *Le Cimetière américain*

(Champ Vallon, 2003) nous embarque dans un récit fait d'une succession d'erreurs fragiles et d'inquiétude de jours qui passent. Pourquoi, en conduisant sa femme à la maternité, Samuel (Sam), le narrateur, pense-t-il à la fin tragique d'un footballeur colombien assassiné peu après qu'il a marqué contre son camp ? Parce qu'on paie ses erreurs tout simplement peut-être... La distraction. L'oubli. Les petits revirements. C'est la naissance d'une fille et la mort d'une mère. Le temps gâché effraie. Colin-maillard d'enfance. « Inconsolable », écrivait Raymond Carver, c'est le mot le plus triste du monde. Les clapots du remords arrivent de très loin. X. H. Champ Vallon, 233 p., 17 €.

■ TOUJOURS UNE FEMME

DE RETARD, de Patrice Delbourg
Avec Urbain Azbine, la nostalgie est à la fois ce qu'elle était, ce qu'elle est et, pour son lecteur, un bon

moment de retour sur un passé pas si lointain, à des années-lumière de ce qu'est devenu le quartier du Marais. C'est là qu'Urbain a grandi, avec des grands-mères marchandes de fleurs et des parents qui portaient « plus d'épines que de pétales ». Et surtout, l'âge venant, il y a eu les femmes, les Deborah, Hannah et autres Fanny, pour une périlleuse « tectonique des muqueuses », l'homme ne pouvant les éviter ni s'en passer ne serait-ce que parce qu'il « a surtout besoin d'une femme qui lui facilite le chemin de la tombe ». Ne nous y trompons pas, si le pessimisme, jamais agressif, est dans la mélodie delbourgeoise, Urbain a son feu d'artifice de mots qui nous charme et éclaire son petit monde, avec des figures comme ce Basile, qui, jeune, ressemblait à Rimbaud, et maintenant à Verlaine. Et puis quand l'humour grince, l'amour n'est pas loin. P.-R. L. Le Cherche Midi, 232 p., 15 €.

L'amour entre ciel et terre

Lyrique et engagé, Yves Bichet, dans « Le Porteur d'ombre », mêle le vertige amoureux et le drame des hommes qui risquent leur vie pour fuir la misère

LE PORTEUR D'OMBRE
de Yves Bichet.
Fayard, 216 p., 16 €.

I plane entre ciel et terre, souverain, protecteur et secourable, comme un message des dieux, un archange noir, libre malgré les sangles du parapente. Jamil n'a pourtant d'autre pouvoir que celui d'offrir à Léandra, qui gravit les pentes du Vercors, avec, sur les épaules, Alice, confiante, endormie, une éphémère oasis de fraîcheur, plus tard à Monsieur René une ultime escapade dans d'autres espaces que les déserts qui peuplent sa mémoire.

Léandra est en suspens, elle aussi. A la naissance d'Alice, Marc est parti. Elle s'y est faite sans mal. Convaincue qu'il n'y a pas tant d'écart entre la brigade de gendarmerie de Saint-Andéol, qu'il a déserté pour une affectation plus méridionale, et la Villa Etincelle où elle travaille, aide-soignante accompagnant les vieillards en fin de vie comme elle a accueilli Alice. Avec une douceur et sobre patience. Ce qui convient à ces mondes en veille, engourdis jusqu'à la torpeur.

Elle hésite ; n'en peut plus de cet écart entre l'aube de la vie et son crépuscule ; choisit de rompre les amarres.

FORCE BRUTE

Jamil tombe juste. Parce qu'il ne tombe pas, justement. Sa force brute ne s'exerce contre personne. C'est un survivant et un exilé. Un cas interdit puisqu'il a gagné l'Occident, blotti dans le train d'atterrissage d'un avion. Une telle publicité achèverait d'inquiéter les populations soulagées que ce style d'invasion illégale de leur bulle de quiétude relève du fantasme.

Le secret de Jamil, c'est en naviguant sur la Toile que Léandra le perçoit, passant du Soudan à la Gui-



Yves Bichet

née pour découvrir ces « porteurs d'ombre », si utiles aux pèlerins fortunés en route vers La Mecque dont Monsieur René lui a dévoilé l'existence.

Sauvé du ciel, comme jadis Moïse des eaux, Jamil « a besoin d'effroi, de vide, de glace, d'altitude ». Il entraîne Léandra dans ce vertige amoureux et physique, planant serré contre elle au-dessus d'un grand cirque glaciaire, sans plus de repères, ondulation de glace et de roche à l'infini, s'unit à elle au sortir d'un

nuage, dans un coït plus fulgurant que mythologique.

La force de l'aventure bouleverse Léandra qui s'en inquiète. Elle sait que « les femmes n'ont vraiment rien de vertigineux à proposer, sinon leur ventre ». Un vertige, de fait, infiniment plus prometteur, « infiniment plus risqué » aussi.

Pour Alice comme pour elle, elle affronte le vide. Rompt avec la maison de retraite que la mort de Monsieur René, imputée à Jamil en fuite, rend hostile. Elle renoue avec son

ancien mari, endurant sa grossièreté et sa muflerie dans le seul espoir de retrouver la trace de son céleste amant. Le salut est forcément là, quelque part dans les hauteurs, là où ni les hommes ni les dieux n'ont prise sur les réfractaires.

Chez Cervantès, dans un fracas de vent à peine moins redoutable que celui des armes, les ailes des moulins dispersaient les brumes chimériques qui obsédaient le chevalier à la triste figure. Chez Bichet les pales des éoliennes bercent le seul havre possible, entre ciel et terre, aux réprochés qui inventent, en suspens, sinon en apesanteur, la voie inédite et aérienne d'une autre vie.

D'aucuns – les lecteurs de son triptyque sur la papesse Jeanne notamment (1), réduit à tort à un roman historique – s'étonneront de retrouver un Yves Bichet aussi lyrique qu'engagé dans cette histoire habitée par la fable dont il corrige la légende. Ce serait oublier qu'au fil de son œuvre l'écrivain ne cesse d'étayer ce regard porté dès *La Part animale* (1994) sur la pulsion charnelle et humorale de l'homme, les impostures et les dérives, même si l'on retrouve, préservée, la volupté ambiguë, initiale et adolescente de la déception amoureuse, ce plaisir de décevoir qu'il tient pour lié à la part féminine de chacun.

C'est que Bichet a autant d'énergie que d'indignation face à l'absurdité de lois inhumaines et de garants indignes, sans abdiquer la tendresse sensible qui ménage l'appel d'air des envolées salvatrices. Vertige de l'amour.

Ph.-J. C.

(1) *La Papesse Jeanne* reprend désormais en un seul volume le triptyque composé de *La Femme Dieu* (2001), *Chair* (2002) et *Le Papelet* (2004) autour de la figure transgressive inventée au Moyen Âge (Fayard, 660 p., 28 €).

D'il en elle

Un énigmatique roman de Denis Lachaud, habité par le trouble et la quête d'identité

LE VRAI EST AU COFFRE
de Denis Lachaud.
Actes Sud, 160 p., 17,50 €.

Moment fondateur, l'enfant est un champ d'exploration inépuisable pour les écrivains. Comme l'illustre chaque automne la forte production de romans ou de récits plus ou moins autobiographiques ou autofictionnels, souvent sombres et douloureux.

Cette rentrée ne souffre pas d'exception, tout au contraire, qui propose un grand nombre de textes parmi lesquels le sensible *J'aprends* de Brigitte Giraud, l'émouvant *Sweet Home* d'Arnaud Cathrine (1) ou encore le si troublant *Le vrai est au coffre* de Denis Lachaud. Un livre – le quatrième de cet écrivain et homme de théâtre – aussi énigmatique que son titre, qui se signale moins par la singularité de son thème principal – la quête d'identité, déjà abordé dans *J'aprends l'allemand*, son premier roman (2) – que par sa construction subtile, complexe et déroutante. Et ce d'autant que rien, dans la première partie, ne préfigure l'ampleur narrative que va prendre le récit, porté par la voix d'un petit garçon, ni le drame qui couve en lui.

CHARGE HOSTILE ET INSIDIEUSE

A 5 ans, Thomas (alias Tom) emménage avec ses parents dans une cité de la région parisienne bâtie sur un nœud ferroviaire qu'entourent de maigres espaces verts, un bac à sable, un terrain de foot et une casse auto. Dans ce décor déchiré, jour et nuit, par le vacarme des trains, ce petit garçon, sensible et rêveur, cherche un peu de douceur auprès de Véronique, une fillette de son âge, qui l'a choisi pour père de ses poupées. Fort de cette charge qui lui incombe, Tom s'investit avec sérieux, prend conseil auprès de Miguel, son ami – un grutier qui, dans l'épave d'une Ford Capri, lui apprend notamment des rudiments de conduite. Entre les vacances à la campagne chez l'oncle Roger, qui lui révèle un autre monde, et celui de la cité des Fleurs, entre des parents attentionnés et aimants et ses deux amis, la vie s'écoule donc paisiblement.

Jusqu'au jour où, sur son passage, Tom entend le mot « tapette » lancé par Savin et Pellot, deux petits mâles suffisants qu'il côtoie à l'école primaire. Sans comprendre immédiatement le sens, il mesure pourtant la charge hostile et insi-

dieuse qui va alimenter peu à peu en lui honte et angoisse. « Il fallait éviter le plus possible de provoquer leur hargne car chaque nouvelle agression verbale effaçait un peu plus les contours encore mal dessinés de ma personne. »

Pour supporter les attaques qui se multiplient, Tom joue de l'esquive, se prive des visites à Miguel, se réfugie dans la musique et dans des constructions imaginaires qui l'isolent chaque jour davantage des autres et du réel – un réel fait de rejet et de haine. Reste que celui-ci va finalement le rattraper au cours d'une classe de neige, où il est

EXTRAIT

« Pédè, pédale, tarlouze, tantouze, tante, tata, tapiole, fiottouze ou cul de poule glanés dans la cour permirent à Savin et Pellot de varier les plaisirs. Je renonçai à toute stratégie. (...) Je renonçai aux mots. En dehors de Véronique, les filles, la famille Fabre et quelques privilégiés triés sur le volet, plus personne n'eut à m'entendre. Je me tus pour lutter contre l'afflux de plomb et de mercure pesant au fond de mon ventre parmi les mots maudits. Peut-être serait-il possible de lutter contre leur mauvaise influence en leur opposant le silence. » (p. 68)

contraint de cohabiter avec ses persécuteurs sur un télésiège... C'est là, à ce point de chute presque irréel, que Denis Lachaud choisit d'inverser les perspectives en laissant la parole à Véronique, l'amie meurtrière de Tom, dont la vie va désormais se partager entre la natation (sur laquelle Lachaud écrit des pages d'une belle justesse), Miguel, le grutier, et son désir de vengeance. Reste qu'à mesure que la jeune fille grandit, qu'elle s'affirme dans sa féminité, le doute s'installe peu à peu quant à l'identité sexuelle de cette voix. A l'image de tout ce roman où, à fleur de mots et d'humanité, Denis Lachaud fait montre d'une remarquable et redoutable dextérité pour nous plonger au cœur d'un trouble dont l'onde se prolonge bien au-delà de la lecture.

Christine Rousseau

(1) Stock et Gallimard/Phase 2.
(2) Actes Sud, 1998, « Babel », n° 406.

Des journées entières dans les arbres

Fabienne Juhel et l'envoûtant roman d'une fillette solitaire, perdue dans ses peurs et ses angoisses

LA VERTICALE DE LA LUNE
de Fabienne Juhel.
Zulma, 144 p., 12,50 €.

Le domaine a beau être entouré de murs, il donne l'impression de n'avoir pas de limites. Rien de l'intérieur ne laisse deviner la moindre clôture. La forêt mord doucement sur les herbes grasses de la prairie, tout juste protégée d'une frange touffue de buissons, de bosquets. Hortensias, rhododendrons et symphorines poussent à l'abandon et se mêlent aux genévriers et aux ronces hautes. Froissement des élytres, bourdonnement d'abeilles, gazouillis des oiseaux. Le silence ne se fait qu'au cœur de la hêtraie au sol de feuilles rousses et de faines tombées. Tout est immense. Profond. Le monde est infini au regard d'un enfant.

Voici un envoûtant premier roman. Qui remue. Qui bouscule. Qui fouille les replis d'un déconcertant intime. D'abord un puits à la margelle à fleur de terre où une fillette va une nuit noyer sa poupée préférée. Reflets de lune dans l'eau. Terrible solitude. Quel âge a-t-elle cette gamine ? 12 ans ? 10 ans ? Un peu moins peut-être.

FUGITIVES IMAGES

C'est que l'on grandit vite quand il faut se défendre. Quand tout le monde se tait. Un père disparu. Une mère vagabonde aux amours très secrètes, aux passions dispersées. L'océan proche. Les îles. Les amies de rencontre. Tout l'entraîne au dehors. Souvent à la maison ne reste que Teresa, la nounou mexicaine. Bonne à tout faire. Cuisinière. Qui parle de Tijuana et

des iguanes courant sur la plage de Rosarito. De la Vierge Marie, des saints et des dieux sanguinaires d'il y a très longtemps. Tout cela n'est rien d'autre que des contes à 3 sous. De la fausse quiétude. Et l'enfant s'impatiente. S'ennuie. Se démange. Ne se confie qu'au vent agitant les feuillages. Parle aux écorces tendres. Aux branches. Aux troncs nouveaux. « Je ne raconte mes rêves à personne. Sauf aux arbres. (...) Les mots se déversent entre mes lèvres et coulent dans la bouche de l'arbre. Puis je prends un peu de terre que je mélange à de l'herbe, avec ma salive pour colmater le trou. » Révérence à l'aubier. Sève consolatrice. Mais arrive un bûcheron. La mère l'a engagé pour éclaircir la forêt. L'abattage commence. La guerre est déclarée.

Nous sommes emportés dans une étrange histoire. Toute en miroirs tendus. En reflets. En fugitives images. Fabienne Juhel écrit au ressenti. Happe le paysage. Crête les sentiments. Nous fait douter et nous rattrape. Nous envahit d'émotion. Nous assèche d'un coup. Nous trouble simplement. Car c'est des origines dont elle parle. Celles de sa petite héroïne perdue entre ses mensonges nécessaires, ses peurs et son désir d'exister. De se voir tout entière. Des nôtres aussi... « Qui je suis, moi ? » On traîne aux vieux jardins. On se construit des pièges à rêves. On regarde les photos jaunies dans les albums. On croit se reconnaître. On questionne. On insiste. On apprend peu à peu les souvenirs des autres. Juste le temps de le dire. On a tout inventé.

Xavier Houssin

ZOOM



■ LE JARDIN DE JEANNE,
d'Adeline Yzac
Ce n'est peut-être pas par hasard que ce roman s'ouvre sur : « Les brouillards sont partout. » S'ils couvrent une

gare « posée en pleine campagne comme au bout du monde », ils se révèlent être aussi ceux de Nuit et brouillard lorsque, seule dans un compartiment, Jeanne se sent entraînée, par ce voyage comme toute banal, dans un autre à travers le temps. Cet autre, difficile cheminement dans la pénible remontée des souvenirs, ramène Jeanne la sexagénnaire à une fillette de 3 ans quand une famille de paysans du sud de la France a jugé bon de lui faire oublier son prénom. En ce temps-là, il y avait danger à s'appe-

ler Judith et à être la survivante d'une famille juive. Mais Jeanne peut-elle redevenir Judith sans se perdre ? Adeline Yzac conduit magnifiquement le récit des péripéties qui aboutissent à cette question, et cela, vraie réussite, en donnant, par un ton très personnel, une résonance particulière à un sujet qui tire son originalité de ses qualités d'écriture. **P.-R. L.**
Ed. du Rouergue, 240 p., 16 €.

■ TOUS SOLEILS BUS,
de Daniel Hébrard

Luis a des parents, des camarades, des ennemis, mais cette passionnante saga a cette particularité d'être moins celle d'une famille que d'un esprit, d'un instinct, la résistance. Symbole qui résume le caractère du roman, c'est en résistant à l'effort de sa fille qui veut arracher de sa main un bout d'étoffe que Luis meurt. Ce lambeau de tissu

est le morceau d'un drapeau que ce fils de paysans andalous gardait comme une relique depuis son engagement, à 18 ans, contre les franquistes, première révolte. Réfugié en France, mineur dans le Gard pendant l'Occupation, il s'engage dans un réseau de résistance, deuxième refus de l'oppression. Et quand, dans une France libérée, les mineurs se sentent lésés, il n'est pas le dernier à mener la grève. Fort d'un réel talent pour évoquer un destin soumis aux drames de l'histoire, Daniel Hébrard fait de son héros un prototype de « cette race d'hommes qui, malgré la perte de leurs illusions, n'abdiquent jamais ». **P.-R. L.**
Julliard, 414 p., 20 €.

■ TOUTES LES FEMMES ME QUITTENT,
de Bernard Lenteric

Voilà une des bonnes histoires

de Bernard Lenteric : la sienne. Celle d'un immigré juif rescapé par miracle de l'horreur nazie, alors que presque toute sa famille a péri en Allemagne. A la fin de la guerre, il surnage. Il est beau, il est fier, il se fait un impressionnant carnet d'adresses où Jean-Paul Sartre voisine avec Rudolf Nouriev. Il brille dans les affaires et dans les nuits de Saint-Germain-des-Prés. Il réussit avec les femmes, sauf avec une seule : celle qu'il aime. C'est qu'il aime aussi le jeu, le poker, sur lequel il écrit des pages fiévreuses. Le cinéma le tente, il y perd plus que sa mise. Qu'importe, il a retrouvé son fils, qui compte plus que les fulls et que le box-office. Sincère, sensible et passionné, ce « roman autobiographique » plaira au-delà du cercle des fidèles du romancier. **J. Sn.**
Ed. du Rocher, 202 p., 19,90 €.

Fortunes de la mélancolie

En marge de l'exposition du Grand Palais, de nombreuses études et anthologies démontrent l'universelle fécondité de l'« humeur noire »

ANATOMIE DE LA MÉLANCOLIE
de Robert Burton.
Choix et traduction (de l'anglais) de Gisèle Venet, Gallimard, « Folio classique », 464 p., 5,30 €.

ANTHOLOGIE DE L'HUMEUR NOIRE
Écrits sur la mélancolie, d'Hippocrate à l'Encyclopédie
Sous la direction de Patrick Dandrey. Gallimard, « Le Promeneur », 800 p., 39 €.

MÉLANCOLIES
De l'Antiquité au XX^e siècle
Édition établie par Yves Hersant. Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 972 p., 29 €.

On voudrait cerner le sujet de la mélancolie, et on est aussitôt cerné par lui. On voudrait l'aborder d'un œil critique, d'un esprit ferme. On résiste. On se crispe contre ce consentement à la perte d'énergie... On affiche sa force, son ironie, son peu de goût pour l'alanguissement et la démission. Et pourtant, dans le discours même de l'ironiste, la mélancolie remonte à la surface, s'entend dans les mots de la puissance factice qu'il cherchait, forte tête, à lui opposer insolemment. A la fin, c'est elle, avec sa triste figure, qui triomphe comme l'un des états les plus féconds et les plus humains de la vie de l'esprit.

Peu de thèmes, en effet, sont aussi riches et inépuisables. Peu de vocables éveillent autant la pensée, la sensibilité et l'interrogation, et parfois le génie. Le paradoxe étant qu'il signifie, à égalité, le vide, l'absence d'inspiration, l'hébétéude de l'âme, et parfois la folie. Et même si

l'on peine à unifier ce que recouvre ce mot, aussi bien dans l'histoire des cultures que dans celle des mentalités, aussi bien dans l'art que dans la totalité, physique et spirituelle, de l'expérience humaine, l'intuition de cette richesse ne peut tromper.

« Mélancolie. Génie et folie en Occident » est le titre de l'exposition organisée par Jean Clair au Grand Palais à Paris (*Le Monde* du 13 octobre). Le spectre est donc immense. Le spectacle, dont on est toujours également, au plus intime, l'acteur, est celui même de notre condition.

« HÉROS » ET « POÈTES »

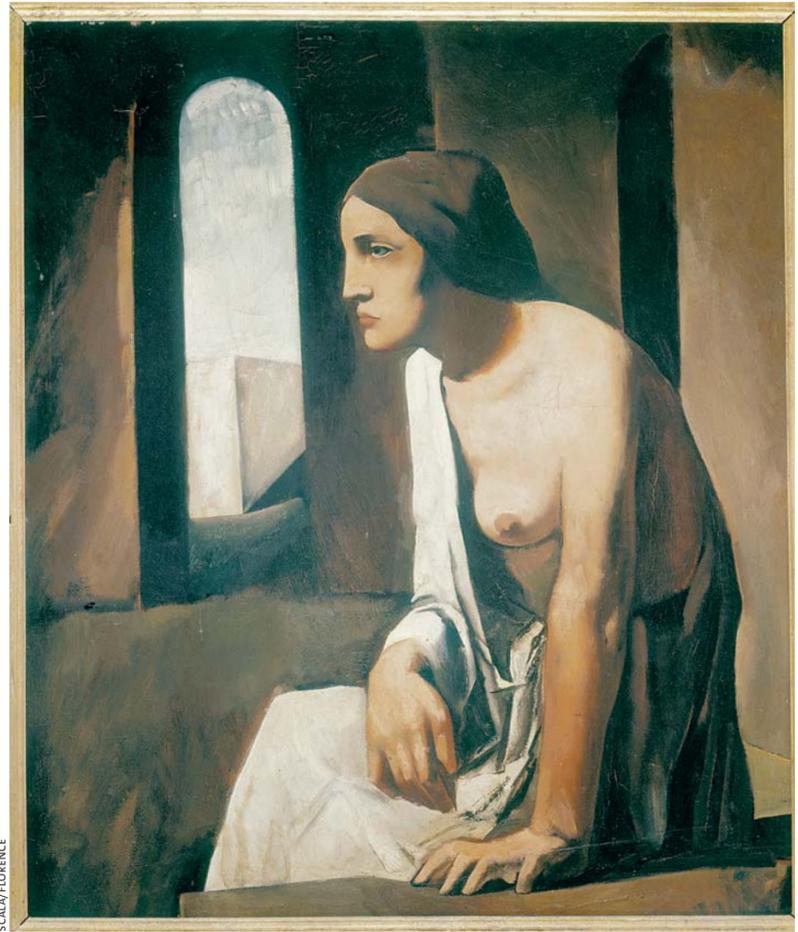
Mais les formes du spectacle sont nombreuses. Il y a autant à lire qu'à voir et à entendre. La lecture n'est-elle d'ailleurs pas, elle-même, un exercice mélancolique qui retranche du monde et dessine un cercle d'invisible protection contre ses atteintes ? *L'Anatomie de la mélancolie*, de l'Anglais Robert Burton, (1577-1640), océan textuel qui rassemble et organise toute la matière antérieure, invite d'ailleurs à cette lecture. Livre-source, immense recueil de citations antiques et modernes – à l'image des *Essais* de Montaigne –, encyclopédie du savoir à l'âge classique, l'ouvrage de Burton, qui paraît en 1621, ne fut traduit intégralement en français qu'en 2000 par Bernard Hoepffner (dans une édition en trois gros volumes chez José Corti, avec une préface de Jean Starobinski).

Le choix que propose Gisèle Venet, accompagné de toutes les informations nécessaires, permet de prendre la mesure de cet ouvrage baroque et savant qui, tout en considérant la mélancolie comme une maladie qu'il convient de soi-

gner, témoigne d'une connaissance et d'une fascination toujours reconduite.

Patrick Dandrey, dans sa passionnante *Anthologie de l'humeur noire*, n'omet bien sûr pas Robert Burton, mais il le replace dans la grande tradition des écrits scientifiques sur le sujet, « d'Hippocrate à l'Encyclopédie » : Antiquité classique et tardive, Moyen Âge chrétien et arabe, Renaissance, Âge baroque et Lumières. Peu de temps après Hippocrate, Aristote (ou le Pseudo-Aristote), dans son *Problème XXX*, citant Empédocle, Platon et Socrate, souligna que cette maladie de l'âme affectait électivement les « héros » et les « poètes ». Au cours de la première Renaissance, Marsile Ficin, démontra quel profit l'intellectuel pouvait tirer du mal de vivre. Un siècle avant lui, Pétrarque avait thématiquement l'acédie – cette affection coupable qui assèche l'âme du religieux chrétien et le prive de consolation divine – autrement que les Pères de l'Église, en la regardant comme « un mode d'expérimentation de soi et de perception du monde », selon Patrick Dandrey (1).

Une autre très riche anthologie, celle d'Yves Hersant, embrasse – selon un ordre et une classification qui ne sont pas toujours de la plus grande clarté – un champ beaucoup plus vaste et tout aussi passionnant. Même si les médecins, jusqu'à Pinel, Esquirol et surtout Freud (*Deuil et mélancolie* date de 1917), comme les théologiens et les philosophes, ont trouvé de beaux et d'étonnants accents pour décrire et analyser l'humeur noire, c'est à la littérature (comme à l'art) que revient le privilège de l'avoir, quelquefois, élevée au rang du



« Solitude » (1925) de Mario Sironi. Galerie nationale d'art moderne, Rome

génie. Et surtout d'avoir étendu l'espace de connaissance, d'inspiration et d'intuition dont elle reste l'interminable source.

Des tragiques grecs à Kierkegaard et Sartre en passant par les mystiques chrétiens (ici Hildegarde de Bingen et sainte Thérèse d'Avila), les baroques et les romantiques, d'Amiel et Senancourt à Baudelaire, la mélancolie, comme le note Yves Hersant, se révèle « dialectique », « protéiforme ». Le découragement, l'isolement, la surdité à toute présence de l'autre ou

du monde, coexistent, sans les contredire, avec des états d'excitation, de jubilation, de volupté, de suractivité... Freud observa que la mélancolie a tendance à se renverser « dans l'état dont les symptômes sont opposés, la manie ».

Ainsi, dans le chant I de *Maldozor*, Lautréamont offre cet admirable morceau de bravoure qui donne à la mélancolie la dimension d'une fureur : « Chaque matin, quand le soleil se lève pour les autres, en répandant la joie et la chaleur salutaires dans la nature, tandis

qu'aucun de mes traits ne bouge, en regardant fixement l'espace plein de ténèbres, accroupi vers le fond de ma caverne aimée, dans un désespoir qui m'enivre comme le vin, je meurtris de mes puissantes mains ma poitrine en lambeaux. » Ce qui tend à prouver qu'il n'y a aucune raison de désespérer de la mélancolie...

Patrick Kéchichian

(1) Patrick Dandrey a publié en 2003 *Les Tréteaux de Saturne. Scènes de la mélancolie à l'époque baroque* (Klincksieck, 312p.,)

D'images et de mots

MÉLANCOLIES
Livre d'images
de Maxime Préaud.
Ed. Klincksieck, 224 p., 33 €.

PSYCHÉ
Idées noires et angles morts
de William de Carvalho
et Manuela Morgaine.
Ed. Al Dante, 136 p., 16 €.

THÉROIGNE DE MÉRICOURT
La Lettre-mélancolie
de Jackie Pigeaud.
Ed. Verdier/L'Ether Vague,
50 p., 25 €.

Comme l'*Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton dans le domaine de l'écrit, l'image de l'ange qui appuie sa tête sur sa main – comme si elle était trop lourde –, dans la très célèbre gravure de Dürer, *Melencolia I* (1514), est fondatrice de la représentation mélancolique. Même si son mystère et sa complexité s'effacent quelque peu derrière sa reproduction à outrance. A partir de cette œuvre, et de l'eau-forte de Goya, *Caprice 43* (1799), sur le sommeil de la raison engendrant des monstres, Maxime Préaud, conservateur au département des estampes de la BNF, interrogeait, il y a une vingtaine d'années, un certain nombre de représentations de la mélancolie. Épuisé, ce « livre d'images », « *ébauche pré-scientifique* » et non étude exhaustive, est aujourd'hui réédité.

Il s'agit, pour l'auteur, de montrer que ce geste figuré par Dürer, et par d'innombrables autres artistes – la main soutenant la tête – renvoie toujours, d'une manière ou d'une autre, à la mélancolie. Qu'il est l'un des signes distinctif de ce mal-être, amoureux, diabolique, christique ou mortel. Dans cette déambulation un peu morose, remarquons, comme Maxime Préaud, la fréquente apparition des lecteurs dans ce type de représentations. Mais, même lorsqu'ils ont un livre entre les mains, ces tristes figures ne lisent pas, vraiment... « *Ils rêvent, ils inventent un autre livre, plus complet, achevé peut-être...* » La dernière image du livre est celle de Picasso photographiée par Man Ray en 1931. Et

justement, l'artiste soutient sa tête avec sa paume. Il ne sourit pas. Son regard est intense, reflet de sa puissance, foyer de son génie créateur. Et cependant, malgré l'intensité, ce regard est habité par la mélancolie, comme perdu.

« SOLEIL NOIR »

Des images aux mots, le chemin n'est pas si long. Manuela Morgaine, metteur en scène et écrivain, a emprunté à William de Carvalho, psychiatre, des notes retranscrites à l'écoute de ses patients. L'anonymat est évidemment respecté, car il ne s'agit nullement d'une exposition classique de cas clinique, mais d'éclats, de lueurs et de variations nées à l'ombre du « soleil noir » de la mélancolie. Ce sont quelquefois des mots rapportés, d'autres fois des descriptions du clinicien. Une étonnante parole en fragments (numérotés) se dégage, qui forme, sinon un

parler dans son introduction d'une « sorte de tradition orale » qui se met en place, ou même d'une « langue secrète ».

Théroigne de Méricourt (1762-1817), l'une des plus singulières et excessives figures de la Révolution française (1), usa elle aussi de cette langue secrète dans une lettre que Jackie Pigeaud (et Jean-Pierre Ghersezon pour la transcription) a exhumée pour cette superbe édition, avec reproduction du manuscrit, et qu'il nomme, dans un raccourci explicite, la « *lettre-mélancolie* ». Il s'agit d'une missive adressée à Danton (mort en 1794) en 1801, par Théroigne, internée depuis plusieurs années. Elle le restera jusqu'à sa mort et fourmiera à l'aliéniste Esquirol l'occasion d'une description clinique classique de la maladie mélancolique.

Le texte lui-même, dont Jackie Pigeaud a assuré la présentation,

AUTRES PARUTIONS

Signalons la réédition revue et corrigée de l'essai d'Alain Bonfand, *L'Ombre de la nuit : la mélancolie et l'angoisse dans les œuvres de Mario Sironi et Paul Klee entre 1933 et 1940*, publié en 1993. Dans cette analyse phénoménologique placée sous le signe de Saturne, l'auteur établit un parallèle entre les deux artistes, notamment sur la question de la présence, en relation avec la période historique considérée (La Différence, 204 p., 18,30 €).

Et aussi : *Mélancolie. Les métamorphoses de la dépression*, d'Hélène Privent (Gallimard-RMN, « Découvertes », 160 p., 13,90 €).

Magazine littéraire, hors-série (octobre-novembre, 6,20 €).

A paraître le 3 novembre : *Penser la mélancolie. Une lecture de Georges Perec*, de Maurice Corcos (Albin Michel, 272 p., 17,50 €).

texte continu, du moins une sorte de voix sourde, indistincte – qui ne peut se rapporter à une personne identifiable –, parfois submergée par l'impuissance et la tristesse, parfois éclatante comme une évidence. Fragment 65 : « *Yeux bleus. Vous parlez à l'imparfait. Je suis dans le décor. Je m'oppose à moi, je n'ai pas tout le vocabulaire français en espoir...* » Fragment 108 : « *Ma tête est comme une usine de recyclage des eaux usées. Mon problème c'est la vanne. Le processus de l'éponge. L'autre s'y colle. A côté des mots.* » Oui, Manuela Morgaine a sans doute raison de

témoigne évidemment de l'égarement de Théroigne, mais aussi d'un violent, désespéré et mortifère élan révolutionnaire : « *J'ai eu une nuit si miraculeuse chez moi, qu'elle ferait effroi à des pierres, chez moi, mais chez moi les criminels sont morts, et que le plus sûr est de me faire mourir entièrement...* » Tremblement et désarroi des mots qui s'accordent à la nuit intérieure du locuteur...

P. K.

(1) Voir *Théroigne de Méricourt, une femme mélancolique sous la Révolution*, d'Elisabeth Roudinesco (Seuil, 1989).

HISTOIRE

Comment pouvait-on être romain ? Le premier empereur

Traversant l'espace méditerranéen et les siècles, Hervé Inglebert explore la « romanité », à la recherche de l'unité structurelle de cette « civilisation »

Une biographie sobre et rigoureuse d'Auguste, génie politique et maître de l'ambiguïté

HISTOIRE DE LA CIVILISATION ROMAINE sous la direction d'Hervé Inglebert. PUF, « Nouvelle Clio », 512 p., 48 €.

Voici sans doute l'un des livres les plus ambitieux que l'on ait écrit depuis longtemps en histoire ancienne ; l'un des plus réussis aussi. Projet démesuré car, à la différence de tant d'autres consacrés à la « civilisation romaine », celui-ci ne se limite pas aux aspects artistiques, même si les contributions de Pierre Gros (« La ville comme symbole. Le modèle central et ses limites ») et de Gilles Sauron (« Les Romains et l'art »), éblouissantes l'une et l'autre, nous y ramènent inévitablement. Hervé Inglebert, qui a rédigé tous les autres chapitres, a en effet une conception plus large de la « civilisation », y faisant entrer aussi bien les comportements politiques, les modes de contrôle de l'espace, le droit et les cultures au sens le plus large. De plus, il a l'intelligence de prendre en compte tout l'espace romain, avec ses extensions variables au cours du temps, car « *comprendre la civilisation romaine... [c'est] étudier principalement les aspects de la culture romaine qui se sont diffusés dans le monde romain, et les modalités de cette diffusion* ». Cela conduit d'abord à rechercher ce qui fait l'unité structurelle de ce monde, ce qui explique que des modèles nés à Rome, ou empruntés par Rome à la Grèce, aient connu un tel succès. C'est la cité, répond Inglebert, à juste titre, qui représente pour tous, riches et pauvres, un idéal de civilisation, et cela jusqu'à la fin de l'Antiquité, du moins jusqu'à ce que l'on passât d'une société civique à une société religieuse. De ce point de vue, Rome se présente bien en héritière de la Grèce, dont elle porte et diffuse l'héritage.

Car, et c'est là un paradoxe avec lequel il faut composer, l'originalité de la civilisation romaine s'accommode très bien de la domination culturelle écrasante de la Grèce. Comme le note Inglebert, la littérature latine ne développe pas une tradition indigène originale, mais se veut seulement une « *extension latine de la paideia* », c'est-à-dire de la culture grecque. Gilles Sauron note de son côté comment, en devenant au temps des conquêtes de la République, « *une sorte de musée de l'art*



Amphithéâtre romain de Leptis (Libye)

grec », Rome a invité ses citoyens à modifier en profondeur leurs goûts artistiques, sans qu'ils cessent d'être fidèles à la conception romaine de l'utilité de l'art. A ce titre, Inglebert et ses coauteurs rejoignent largement la vision de Paul Veyne d'un « Empire gréco-romain », ce qu'il serait absurde de considérer comme une appréciation péjorative.

Car le génie propre de Rome est ailleurs, et notamment d'avoir su entretenir avec son Empire des rapports permettant la diffusion des modèles culturels qui étaient les siens et de les rendre enviables. Philippe V de Macédoine avait bien analysé les raisons de la puissance de Rome lorsqu'il déclarait que Rome libérait ses esclaves, c'est-à-dire les peuples vaincus, pour en faire des citoyens.

LIEU UNIQUE DU POUVOIR

Cette formidable capacité d'intégration de Rome s'accompagne d'un processus constant d'exportation des modèles élaborés ou reformulés dans le lieu unique du pouvoir, la ville de Rome. Car, à la différence du monde grec de l'époque hellénistique, Rome n'a qu'un centre, jusqu'à Constantin. C'est de là que partent les modèles, comme le montre Pierre Gros : ne vit-on pas des villes de province se doter de quartiers portant les noms de ceux de Rome ? Et au fur et à mesure que les symboles changent, les villes de l'Empire se parent des édifices qui feront d'elles autant de petites Rome ; ainsi la création de forums, de capitules, qui avait marqué l'époque

républicaine, laisse-t-elle place, sous l'Empire, à l'envahissement de l'espace urbain par les théâtres, les thermes, les sanctuaires du culte impérial. La ville, ce « *laboratoire évolutif de la romanité* » selon l'heureuse expression de Pierre Gros, constitue bien le centre privilégié où s'observe la diffusion de la civilisation romaine, en d'autres termes, où se mesure le degré de « romanisation ».

Ce mot redoutable, que les historiens, après en avoir usé et abusé, avaient fini par récuser comme concept entaché de préjugés idéologiques, revient ici en force, mais enfin cerné, débarrassé de ses contenus modernes pour être resitué dans la logique même des hommes de l'Antiquité. Car ce terme équivoque ramène nécessairement à la réalité vécue : quand les individus se considèrent-ils comme Romains ? Notion juridique d'abord, puisque cela touche d'abord ceux dont Rome fait des citoyens (tous les habitants libres le deviennent en 212), mais notion culturelle aussi puisque être « romain », c'est participer à la culture de Rome, au sens le plus large. On a souvent prétendu que la partie hellénophone de l'Empire s'était montrée réticente à toutes les formes de la « romanisation », mais c'est oublier que lorsque l'Empire s'effondre en Occident, ce sont les habitants grecs de l'Empire qui se nomment eux-mêmes « Rhomaïoi », les Romains, jusqu'à la chute de Constantinople en 1453 ! La « romanisation » peut donc pren-

dre bien des formes allant de la contrainte politique à la libre participation à la culture, à l'autoromanisation qui fait adhérer chacun aux manifestations variées de la romanité.

Il faut lire et méditer ce livre lumineux dont l'impeccable érudition ne masque jamais l'ampleur des vues. Projet ambitieux, pari un peu fou, mais pari tenu, qui réussit à la fois à faire le point des connaissances d'aujourd'hui et à ouvrir mille pistes pour l'avenir. Quelle meilleure preuve de la maîtrise parfaite des auteurs ?

M. Sa.

★ Signalons le recueil d'études de Michel Christol donnant un bon aperçu de la civilisation romaine en province : *Regard sur l'Afrique romaine* (éd. Errance, 304 p., 28 €).

AUGUSTE de Pierre Cosme. Perrin, 350 p., 21,20 €.

Auguste ne fait pas rêver ! Vainqueur d'Antoine et Cléopâtre, il doit leur concéder aujourd'hui la victoire en termes de notoriété et d'intérêt du public. Lui qui réussit là où César, son père adoptif, échoua, n'en apparaît pas moins comme un successeur sans éclat. La biographie que lui consacre Pierre Cosme reflète bien l'ambiguïté du personnage : essentiel et sans surprise. On sait les difficultés d'un genre que les historiens des Annales ont récusé avant d'y revenir avec brio. Car la biographie exige de l'historien ce à quoi il répugne le plus, la spéculation. Et comment intéresser le lecteur à la vie et l'œuvre d'un individu en s'en tenant à la sèche énumération des faits ? S'agissant de l'histoire d'un homme, interroger les sentiments, les passions, la psychologie du personnage s'impose. Et ce faisant l'historien emprunte à l'art du romancier, ce qui l'inquiète.

Cosme fait le choix de la sobriété extrême et récuse tout romanescque. Cela donne, notamment pour la période où Octave construit son pouvoir et son image entre la mort de César (44 av. J.-C.) et celle de Cléopâtre (30 av. J.-C.), un récit haletant, d'une grande sécheresse, qui risque de décourager le lecteur face à la complexité des alliances et des retournements de situations. Mais ce serait une erreur d'en rester là, car, une fois Octave devenu Auguste (27 av. J.-C.), le récit s'apaise, le champ s'élargit, et le réformateur audacieux, l'habile politique, le manipulateur de génie apparaît en pleine lumière. Car faire croire que l'on restaure la République en

changeant la nature même du régime, utiliser les alliances matrimoniales et une fortune hors du commun, voilà sans doute une facette du génie d'Auguste. Le fondateur du « principat », ce régime que nous nommons « *impérial* » par défaut mais qui possède une originalité indéniable, a su mieux que quiconque utiliser le pouvoir des images et des représentations pour construire une légitimité incontestable. Il eut pour lui la durée – plus de cinquante ans à la tête des affaires à un titre ou à un autre – et des amis doués (Mécène, Marcus Agrippa surtout) qui accomplissent les tâches où il était médiocre – la guerre notamment.

Mais cela ne saurait réduire son mérite d'avoir conduit un Etat en proie aux crises les plus violentes vers la paix, en lui assurant la domination sur l'ensemble du monde méditerranéen. Car ce qu'a créé Auguste, c'est d'abord un Etat sans égal dans l'histoire, et dont le modèle n'a cessé de hanter les esprits. Cosme a le mérite de ne pas confondre l'histoire d'Auguste avec celle de Rome, et de bien écrire l'histoire d'un homme, avec, lorsqu'on peut les deviner, les hésitations, les remords, les drames personnels aussi (l'absence d'héritier mâle, la mort de ses deux petits-fils et successeurs désignés, la condamnation de sa fille Julie pour adultère). Cela contribue à donner un peu de chair et de sang à ce qui pourrait n'être qu'une histoire abstraite de la fondation de l'Empire. On est sans doute aux antipodes d'une certaine forme de biographie romancée, mais la solidité de l'exposé confère au livre un intérêt constant qui devrait inciter à (re)découvrir l'un des génies politiques de l'histoire de l'Occident.

M. Sa.

Une Antiquité très classique

DICTIONNAIRE DE L'ANTIQUITÉ sous la direction de Jean Leclant. PUF, 2464 p., 49 €.

On se souvient de la parution, à l'automne 2002, chez le même éditeur et selon la même déclinaison – un volume relié grand format et simultanément une version souple en « dico poche Quadrige » – d'un *Dictionnaire du Moyen Age*, dont la direction triciphale (Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink) ménageait autant d'excellentes surprises que de réelles frustrations, empêchant la somme de s'imposer comme l'usuel qu'elle était destinée à devenir.

Avec le *Dictionnaire de l'Antiquité* que proposent aujourd'hui les PUF, le défi est-il mieux tenu ?

Chantier ouvert par Marcel Le Glay, aujourd'hui disparu, le projet mit une décennie à aboutir, conduisant à remanier la direction scientifique qu'assure au final Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Mais c'est moins ces remaniements, imposés par le délai, que le champ envisagé qui arrête d'emblée le lecteur. L'Antiquité n'est-elle pas d'abord une séquence chronologique, sans limites géographiques ? Or, fidèle à une tradition héritée du XIX^e siècle – cel-

le illustrée par l'indispensable Pauly-Wissowa, bible des dictionnaires antiques –, la somme des PUF ne reconnaît qu'un monde méditerranéen, augmenté certes de la Mésopotamie, de la Perse et du Soudan, mais ignorant presque sans remords (Jean-François Jarrige traite toutefois du Gandhâra) l'Inde comme la Chine. Sans doute la naissance et la diffusion du bouddhisme comme le *Mahabharata* ou le *Ramayana* n'intéressent-ils pas l'espace méditerranéen large, creuset de « *notre propre civilisation* », pour reprendre les termes de l'avant-propos de Leclant. Peut-on absoudre ces lacunes aujourd'hui inadmissibles au nom des entrées consacrées à Geneviève, Germain d'Auxerre et Clovis (seul le mérovingien figure dans le volume médiéval), plus inattendues que celle consacrée à Justinien I^{er}, dont le règne marque le terme chronologique arrêté ?

BONHEURS D'ÉCRITURE

Peut-on aussi admettre qu'un tel dictionnaire ne propose aucune illustration ? Aucune reproduction – alors que l'encart publicitaire destiné à assurer la promotion de l'ouvrage chez les libraires n'en est pas avare, au risque d'induire l'acheteur en erreur sur les options iconographiques de l'ensemble –, pas le moindre plan, de ville ou de sanctuaire, pas de carte non plus, ce qui

résout la question des limites géographiques de l'enquête... On imagine mal les éminents spécialistes de la céramique, de la peinture ou de la sculpture – distinguée de la statuaire par Philippe Jockey, mais le lecteur aura-t-il la présence d'esprit de chercher à cette entrée, où se joue la présentation comparative (Égypte, Mésopotamie, Grèce, Rome), ce qui manque à la première ? – satisfaits d'une telle option. Il n'est que de voir le mérite d'Anne Jacquemin à guider le lecteur engagé sur le site de Delphes – sans l'index il n'abordera pas le sanctuaire d'Eleusis, masqué par ses « mystères »...

Bien sûr, les 3 200 entrées, confiées à 500 spécialistes – on appréciera que des membres du comité scientifique, tels Jean Andreau ou Michel Humbert, traduisent eux-mêmes certaines notices de collègues étrangers –, ménagent bien des surprises, et certains rédacteurs (Christian Goudineau) offrent bien des bonheurs d'écriture. Aussi embarquera-t-on sur le Leclant pour une navigation raisonnée et prévisible, agréable et instructive, visant les scories comme de distrayants jeux d'observation (Hérode, sur la même page, meurt en 4 avant ou après J.-C., au choix). Les *Terrae incognitae* d'Orient attendront.

Ph.-J. C.

La galère des jeunes qui sont nés quelque part

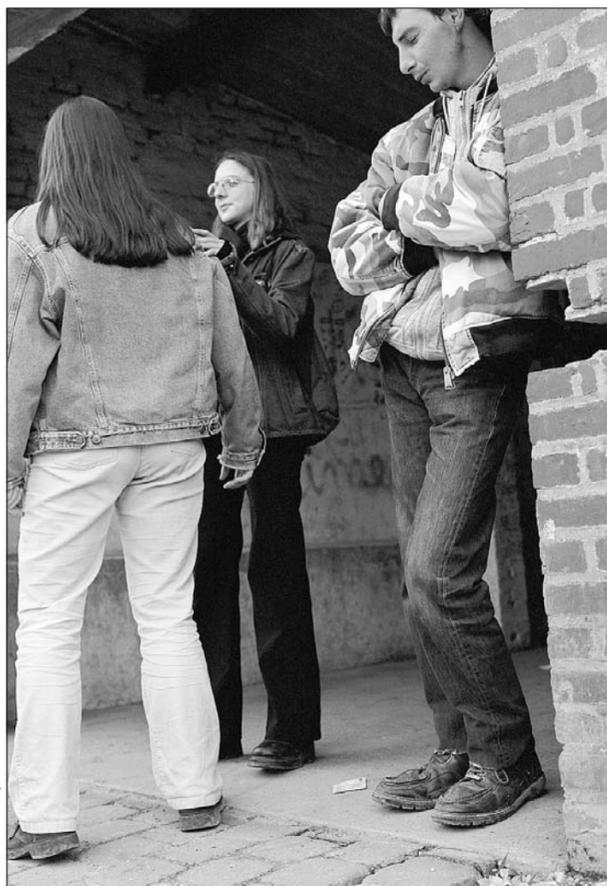
Insécurité sociale, précarité des statuts... Nicolas Renahy étudie le quotidien d'une autre « génération déboussolée » : les enfants perdus de la campagne ouvrière, frappés par la crise de l'industrie rurale et l'effritement des anciennes solidarités

LES GARS DU COIN
Enquête sur une jeunesse rurale, de Nicolas Renahy. La Découverte, « Textes l'appui/enquête de terrain », 276 p., 21 €.

La jeunesse des marges ne se réduit pas à celle des grands ensembles urbains, des banlieues « chaudes » et des cités « difficiles ». Ce que le sociologue François Dubet, dans un livre majeur et trop rarement cité, nomma naguère « la palette incertaine de la Galère » (*La galère : jeunes en survie*, Fayard, 1987) concerne également des espaces non moins « sinistrés » mais presque jamais explorés, au premier rang desquels il convient de placer le monde rural.

Là est tout l'intérêt du livre signé par Nicolas Renahy. Elevé dans les environs d'un petit village bourguignon, ici baptisé « Foulange », le chercheur y est retourné à plusieurs reprises, au cours des dix dernières années, afin d'observer le devenir de cette autre jeunesse en souffrance, rendue deux fois invisible par son statut singulier : les enfants perdus de la campagne ouvrière, touchés de plein fouet par les bouleversements de l'industrie rurale, la déstabilisation généralisée de la condition salariale et la crise des anciennes solidarités collectives.

La situation de Foulange se laisse résumer en quelques mots : jusqu'au début des années 1970, l'horizon villageois coïncidait avec



Photographie extraite de la série « Quelle Vie », val de Nièvre, réalisée dans la Somme en 2000

celui de l'entreprise « Ribot », laquelle fabriquait des cuisinières. Les deux tiers des habitants actifs y étaient salariés, et la famille Ribot régnait peu ou prou sur l'ensemble de la vie sociale (depuis l'église jusqu'au stade de foot), selon un mode de domination dit « paternaliste » qui, pour n'avoir pas que des avantages, n'en avait pas moins habitude des générations de garçons à considérer leur propre ancrage territorial comme une quasi-assurance de trouver un patron, donc un emploi, donc un logement, donc une femme...

DRAMES INTIMES

Pour ceux qui ont atteint la trentaine au seuil du nouveau siècle, cependant, les choses sont plus compliquées. Car après avoir été vendue à un grand groupe industriel, l'usine Ribot est brutalement fermée en 1981. Foulange se vide alors de nombreux jeunes, partis tenter leur chance en ville. Bientôt, avec l'arrivée de deux PME (une usine de fourneaux et une autre de câblerie), le chômage des pères se trouve, lui, à peu près résorbé. Mais les entreprises en question se détournent progressivement du réseau villageois, et pour les enfants qui sont restés tout est bouleversé : le lien entre les générations, les stratégies matrimoniales, ou encore le rapport à l'école et à la politique.

Insécurité sociale, précarité des statuts, dissociation des scènes résidentielles et professionnelles : c'est l'impact de ces muta-

tions sur l'existence quotidienne d'une « génération déboussolée » que Nicolas Renahy étudie méthodiquement, en faisant valoir son statut d'« enquêteur ami » auprès de quelques « gars du coin ». Il montre comment ces derniers se réfugient dans une sociabilité de bandes qui débouche parfois sur des conduites « déviantes », et qui a surtout pour conséquence de prolonger indéfiniment leur « vie de garçon » : contraints de

intimes (alcool et « fumette », drogues dures et suicide) mais aussi les stratégies de reconquête symbolique : ainsi la pratique intensive du football permet-elle de réaffirmer collectivement un pôle de « virilité populaire », et de mettre à l'honneur un « capital d'autochtonie » par ailleurs largement dévalorisé, et qui semble désormais représenter « un repli en même temps que la seule ressource possible ».

EXTRAIT

« Parce que l'alcool, ça a commencé à quel âge ?

- Ah ben je pense que j'ai dû commencer tôt quand même, parce que... J'ai commencé... Tôt, oh ! Quatorze, quinze ans. [Se tourne vers Fred] On avait quel âge quand on... ? Treize, quatorze ans, même, parce que tu te rappelles les litres de bière, là, qu'on prenait... C'était ça. [A mon intention] Parce qu'on culbutait pas mal, tu vois ce que je veux dire ? C'étaient des litres de bière, et puis on y emmenait déjà pas mal. Le fait d'être enivré nous faisait rigoler, nous amusait, déjà à l'époque. C'te petite sensation-là, le samedi, on aimait bien la retrouver. Donc, c'étaient les années Mobyette, donc c'était quatorze ans. » (page 57)

différer sans cesse le départ du foyer familial, ces « Tanguy » campagnards prétendent préférer « les copains » au couple, alors que, dans les faits, ils ont de plus de plus de mal à trouver une compagne.

Suivant plusieurs itinéraires individuels, Renahy souligne en particulier les mouvements de redéfinition d'une identité masculine dont son journal de terrain repère non seulement les drames

De cette enquête ethnographique (qui n'évite pas toujours l'affligeant jargon d'un certain sociologisme d'inspiration bourdieusienne) émerge le portrait tendre et intime de cette « nouvelle classe ouvrière délocalisée », défaite et reléguée, où de jeunes prolétaires ruraux et célibataires malgré eux peuvent se transformer, du jour au lendemain, en zonards des champs.

Jean Birnbaum

ZOOM



GENÈSE ET DÉVELOPPEMENT D'UN FAIT

SCIENTIFIQUE, de Ludwik Fleck,

Longtemps, les travaux de Ludwik Fleck furent connus des seuls historiens de la médecine. Bactériologiste né dans une famille juive à Lvov, en 1896, ce médecin polonais dut sa survie à l'intérêt des Allemands pour son vaccin contre le typhus. Mort en 1961, il n'eut pas à souffrir de tentatives d'accaparement dont son œuvre fait maintenant l'objet. Sa théorie de la connaissance, qui met l'accent sur les interactions au sein d'un collectif de pensée, lui vaut

sa réputation récente de précurseur de l'histoire sociale des sciences. Raccourci incertain : Fleck lègue quelques problèmes redoutables à ses admirateurs et ne se laisse enrôler sous aucune bannière. J.-P. T. Traduit de l'allemand par Nathalie Jas, Les Belles Lettres, 280 p., 25 €.

LA MODE ET SES ENJEUX, de Frédéric Monneyron

En retraçant l'histoire de la mode et des interprétations qu'elle a suscitées (de Gabriel Tarde à Roland Barthes et Pierre Bourdieu en passant par Georg Simmel), mais aussi en définissant une méthodologie adaptée à sa complexité, Frédéric Monneyron invite à changer notre regard sur cet objet d'étude « central » dans l'appréhension des comportements individuels et des structures sociales. Ch. R. Ed. Klincksieck, « 50 questions », 144 p., 12 €.

LA CRISE DE LA CULTURE SCOLAIRE, sous la direction de François

Jacquet-Francillon et Denis Kambouchner Des philosophes, des historiens et des sociologues de tout bord avaient participé à un colloque organisé à la Sorbonne en 2003 pour analyser la crise de la culture scolaire (ce que l'école veut ou doit transmettre) dans la crise plus large de l'école. Cette rencontre exceptionnelle, dans un monde éducatif où les interprétations demeurent très clivées, débouche sur des actes très précieux. L. Br. PUF, 506 p., 28 €

Les mécanismes de la rupture scolaire

RUPTURES SCOLAIRES

L'école à l'épreuve de la question sociale

de Mathias Millet et Daniel Thin

PUF, « Le lien social », 318 p., 24 €.

Comment perd-on pied dans l'univers de l'école ? Pourquoi les élèves issus de familles populaires subissent-ils, nettement plus que leurs camarades, les affres du « décrochage » ? Daniel Thin et Mathias Millet décryptent la « boîte noire » de l'échec dans les milieux les moins favorisés. A travers la reconstitution du parcours de dizaines de collégiens, ils livrent quelques clés sur un système éducatif à la logique implacable mais toujours aussi injuste.

Au commencement, le contexte familial est déterminant. Reprenant les travaux de Pierre Bourdieu, Stéphane Beaud ou Bernard Lahire, les deux chercheurs développent l'idée d'un capital scolaire négatif. Mais ils refusent de se cantonner à une explication mécanique, où l'environnement constituerait, en tant que tel, un facteur explicatif ou prédictif de la rupture future.

Les apprentissages représentent, beaucoup plus sûrement, un point de blocage. Certains élèves éprouvent des difficultés très précoces, per-

ques dès le primaire, qui altèrent la possibilité de demeurer dans la course. D'autres se sont vu reconnaître des potentialités mais leurs résultats ne correspondent pas à l'évaluation initiale des enseignants. « Les discours attribuant à ces collégiens des "capacités" qui restent à l'état virtuel parce qu'ils ne travaillent pas ou parce que différents "problèmes" (...) ne permettent pas qu'elles s'actualisent dans les apprentissages scolaires tendent à naturaliser les possibilités d'apprentissage et renvoient à l'idéologie des dons. »

Sur ces carences communes se greffent des pratiques langagières aux antipodes des attentes de l'école et la difficulté, pour beaucoup, de se conformer à un ordre scolaire mal compris : lever le doigt, ne pas se déplacer dans la classe sans autorisation, ne pas sortir ses affaires, etc... De l'incompréhension, on glisse rapidement au rejet, aux fameux « problèmes de comportement ». Les modalités en sont bien connues, même si elles sont généralement appréhendées sous l'angle de la perturbation (pour l'ordre scolaire) et non du symptôme (pour l'élève) : on conteste l'autorité enseignante, on perturbe le déroulement des cours, on devient absentéiste... Thin et Millet évoquent une « cristallisation » de

tensions souvent présentes depuis des années dans la scolarité des jeunes.

Quoi qu'en disent les textes officiels, ces parcours chaotiques sont sanctionnés par une orientation dans des filières de relégation. Le « casier scolaire » informe des élèves les accompagne et les enferme dans une position marginale. Elle peut déboucher sur un conseil de discipline, une exclusion définitive de l'établissement, puis une inscription dans un nouveau collège, de nouveaux « problèmes de comportement », de nouvelles sanctions...

Dans ce processus, l'influence des pairs n'est pas neutre. « La disqualification symbolique vécue sur le domaine scolaire rend d'autant plus central le rôle du groupe de pairs comme instance de valorisation de soi et comme refuge. » De manière paradoxale, c'est l'école qui apparaît comme un lieu d'insécurité, alors que le quartier remplit une fonction de réassurance.

Luc Bronner

★ Signalons également la parution de *L'école en France. Crise, pratiques, perspectives*, sous la direction de Jean-Pierre Terrail (La Dispute « états des lieux », 256 p., 20 €).

Mohamed Cherkaoui, codirecteur du « Dictionnaire de la pensée sociologique » (PUF)

« La sociologie n'a jamais connu d'orthodoxie »

Mis en chantier dès 1998, le *Dictionnaire de la pensée sociologique* (PUF « Quadrige », 800 p., 39 €) constitue un outil scientifique et pédagogique sans précédent. Directeur de la *Revue française de sociologie*, Mohamed Cherkaoui fait partie de l'équipe qui a orchestré cette entreprise internationale, aux côtés de Raymond Boudon, Massimo Borlandi et Bernard Valade. Entretien.

La sociologie apparaît plus que jamais comme une discipline éclatée. Peut-on vraiment y délimiter l'espace d'une pensée ?

Au sens faible, il y a bien une pensée sociologique pour autant que, en dépit de la multiplicité des perspectives théoriques, on note l'existence d'une communauté scientifique ayant une histoire douée d'une logique autonome, qui vise principalement à la production et à l'accumulation d'un savoir. Tocqueville, Durkheim, Weber, Marx ou Pareto ont partagé cette ambition, et nous assu-

mons cet héritage, sans accorder aucune importance aux scories qui souillent l'intention originelle. Les adeptes de la modélisation mathématique comme ceux qui prônent une démarche compréhensive wébérienne caressent le même espoir.

Si, en revanche, l'on entend par pensée au singulier un paradigme dominant et fédérateur, on peut affirmer que la sociologie n'a jamais connu d'orthodoxie. Certains prétendent que le fonctionnalisme ou le structuralisme avaient joué ce rôle. On peut en douter. Même l'actuelle théorie de la rationalité, dont on trouve les premières expressions dans les travaux des figures tutélaires et qui connaît un épanouissement sans précédent, n'a pas réussi à fédérer entièrement les points de vue. La science des liens sociaux, comme disait Durkheim, n'est pas monolithique : son éclatement est l'expression d'un dynamisme juvénile et impétueux qui éclaire parfois le chemin d'autres disciplines.

« Genre », « Esclavage », « Sociologie et biologie »... Certaines entrées originales signalent justement cette volonté de dialogue interdisciplinaire.

Ce dictionnaire ambitieux de faire pour la sociologie l'équivalent de ce que Schumpeter avait réalisé pour l'économie. Il vise donc l'esquisse d'un tableau général du savoir sociologique. On devait mobiliser les nouvelles théories et les exposer, signaler les chantiers récemment ouverts et les domaines en pleine exploration, proposer des analyses des problèmes sociaux de l'heure, décrire les relations que la sociologie entretient avec les autres sciences sociales. Par ailleurs, le point de vue systématique qui préside à la rédaction des articles est doublé d'une perspective historique qui laisse bien entendre que le présent n'est pas coupé de son passé.

L'ample ouverture internationale (des signatures comme des entrées) permet-elle de sortir le

Dictionnaire des querelles strictement franco-françaises ?

C'est une entreprise internationale au service du seul savoir scientifique et non d'un système de pensée à visée impériale. Elle a réclaté le concours de plus de 220 chercheurs et universitaires, dont plus du tiers d'étrangers. Citons Camic, Collins, Eisenstadt, Fararo, Goffman, Pizzorno, Swedberg, Wallerstein, Wright. Qu'importe à ces derniers nos luttes intestines ? Ces collègues ne devaient se plier qu'aux exigences de concision et de clarté nécessaires à un tel ouvrage. Leurs divergences d'interprétation sont respectées. Ainsi le lecteur pourra-t-il lire deux, voire parfois trois exégèses d'un même sujet lorsque le pluralisme des perspectives l'exige. Il en est ainsi des articles sur « Droit », « Normes et valeurs », « Rationalité », ou encore « Weber ». Aucune école n'est frappée d'anathème. Ce dictionnaire n'est pas une arène où les querelles d'école sont réglées.

Propos recueillis par J. Bi.

La parole est à Dada

Le mouvement artistique fait l'objet d'une activité éditoriale abondante. Mais comment en faire l'histoire sans le travestir ?

ARCHIVES DADA. Chronique de Marc Dachy. Ed. Hazan, 576 p., 75 €.

DADA sous la direction de Laurent Lebon. Ed. du Centre Pompidou, 1 020 p., 39,90 €.

DADA LIBERTIN & LIBERTAIRE de Giovanni Lista. L'Insolite, 274 p., 85 €.

Dada est un archipel d'événements successifs ou simultanés dans plusieurs métropoles. Dada est un mouvement bref et minoritaire d'une cinquantaine de femmes et d'hommes dont le retentissement est universel et constant. Dada est le fait d'artistes qui voulaient en finir avec les arts et de poètes qui ne croyaient plus à la poésie. Dada nie aussi violemment la promesse d'un futur splendide que la majesté d'un passé glorifié, c'est-à-dire travesti. Dada est contradictions, dérisions, négations. Dada se veut mouvement perpétuel. Dada est « façon de vivre » d'après Tzara. Comment, dans ces conditions, écrire son histoire sans tomber sous le coup des accusations que Dada a lancées contre l'habitude du respect, la sacralisation des œuvres, les mythologies héroïques et l'esprit de système ? En

1966, lors de l'exposition du cinquantième anniversaire, Max Ernst protestait déjà contre la défiguration qu'historiens et conservateurs infligeaient à ce qu'il avait vécu.

Marc Dachy a inventé une solution qui a deux mérites immenses : elle donne sans cesse la parole aux protagonistes et les introduit avec la plus grande précision. Les *Archives Dada* sont, comme l'indique le sous-titre, une *Chronique*, plus exactement une chronique-collage. En recherchant des textes oubliés, des témoignages contemporains ou postérieurs, en les traduisant souvent, Dachy rend à Dada et aux dadaïstes leurs propres paroles, leurs timbres singuliers, leurs partis pris. Chaque chapitre est centré sur une ville et se présente comme un montage de textes et d'une iconographie aussi nécessaire qu'abondante. Chacun de ces montages est composé de sorte que ce qui est de l'ordre de l'unité n'y recouvre pas les oppositions et n'enferme pas Dada dans une cohérence factice.

VOISINAGES INATTENDUS

Dachy se montre attentif aux voisinages inattendus, par exemple du côté des Pays-Bas et de Theo van Doesburg – I. K. Bonset de son pseudonyme dadaïste –, à proximité du néo-plasticisme. On lui doit du reste l'une des définitions les plus intéressantes des dadaïstes :

des « *constructivistes destructifs* ».

On en trouve cent autres dans le livre, des ironiques et des dialectiques, dont l'une des plus développées est le manifeste écrit par Schwitters en 1931, *Moi et mes objectifs*. On y trouve aussi un chapitre délectable consacré à des regards rétrospectifs postérieurs à la deuxième guerre mondiale. Parmi eux, le très beau *Dada n'était pas une farce*, de Jean Arp, qui commence ainsi : « *La folie et le meurtre sévissaient partout lorsqu'en l'an 1916 Dada a jailli des profondeurs primordiales à Zurich* », et l'extravagant *Le Dadaïsme en Limousin*, témoignage de Sarane Alexandrian sur la vie de Raoul Hausmann, « *dadasophe* » à Peyrat-le-Château. Ce volume bourré de découvertes sera désormais l'instrument nécessaire à tout travail sur Dada.

Il faudra être plus prudent en employant le catalogue de l'exposition « Dada » au Centre Pompidou. L'idée de le concevoir comme un dictionnaire est bonne, même si le support employé – un papier pour annuaire – nuit aux reproductions. Elle a permis d'imprimer un volume de plus de mille pages qui s'efforce à l'exhaustivité des personnages, des lieux, des épisodes et des œuvres – sur le modèle de l'exposition. Mais les notices biographiques



Photographie de groupe devant le Jockey Club, en 1923. Assis, de gauche à droite : Tristan Tzara et Jean Cocteau

ne sont pas au-dessus de tout reproche, particulièrement quand elles traitent de figures aussi importantes que Picabia – dont les itinéraires pendant la première guerre mondiale sont résumés de façon fâcheusement vague – ou Duchamp, dont on apprend avec surprise, page 354, qu'il serait mort à New York, alors qu'il est décédé à Neuilly. De telles bévues sont d'autant plus regrettables que d'autres articles consacrés à Duchamp, ceux de Séverine Gosart et de Marc Décimo, sont de grande qualité.

Même prudence en lisant le *Dada libertin et libertaire* de Giovanni Lista : le degré de précision de l'infor-

mation y est inégal, selon la familiarité de l'auteur avec les questions dont il traite. S'il connaît parfaitement Marinetti et le futurisme, il n'en est pas de même des dadaïstes. Arthur Cravan, qui ne devait pas son pseudonyme aux cigarettes Craven mais au village natal de sa compagne Renée, n'est pas mort noyé dans le golfe du Mexique, contrairement au récit de Breton, dont on sait qu'il relève de la légende. La présentation des « Allemands » se confond avec un récit linéaire tel que les relations entre Schwitters et Arp, par exemple, n'apparaissent pas. Les Pays-Bas et la Belgique sont réduits à bien peu... Mais le

plus étrange est que l'ouvrage est dominé par des obsessions. La première veut démontrer que Dada serait « un *libertinage anti-avant-gardiste* », dans la filiation des libéralismes philosophiques des siècles antérieurs : resterait à prouver que les dadaïstes aient eu ne serait-ce que quelques notions concernant ces libéralismes. La deuxième est de tenir le futurisme pour l'axe central de l'époque et Marinetti pour un prophète. La troisième est d'oser schématiser au point d'opposer « *Dada germanique et Dada latin* ». On croyait l'histoire de l'art débarrassée de notions si douteuses.

Philippe Dagen

Mark Rothko, théoricien de son art

ÉCRITS SUR L'ART. 1934-1969 de Mark Rothko.

Présentation et notes de Miguel Lopez-Remiro. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claude Bondy. Flammarion, 254 p., 22 €.

Je hais et je me méfie de tous les historiens d'art, des experts, des critiques. C'est une bande de parasites qui mangent sur le dos de l'art. Leur travail n'est pas seulement inutile, il est aussi trompeur. Ils ne peuvent rien dire qui soit digne d'être écouté sur l'art ou les artistes, à part des anecdotes personnelles – qui sont pafos, je vous l'accorde, intéressantes. » Le peintre américain Mark Rothko (1903-1970), qui confiait à l'écrivain John Hurt Fischer son dégoût des textes sur l'art, a pourtant lui-même cédé aux mêmes démons : *La Réalité de l'artiste*, un

écrit théorique exhumé cinquante ans après sa rédaction par son fils Christopher, qui en a rédigé la préface, a été publié en 2004 aux Editions Flammarion (*Le Monde* du 9 novembre 2004). Le même éditeur livre aujourd'hui un volume d'*Écrits sur l'art*, rédigés entre 1934 et 1969, dont la plupart inédits. Notes de conférences, brouillons d'articles, et surtout une importante correspondance avec le peintre Barnett Newman et des lettres à Katharine Kuh, conservatrice à l'Art Institute of Chicago, en constituent l'essentiel.

« ENVIRONNEMENTS » AVANT LA LETTRE

Cette dernière série – treize lettres – est d'ailleurs en tous points remarquable. En 1954, Katharine Kuh proposa à l'artiste une exposition. Elle se tint du 18 octobre au 31 décembre 1954, et, précise Miguel Lopez-Remiro, préfacier de l'ouvrage, fut

la première que lui consacra un musée important. Elle fut l'occasion pour Rothko de donner quelques explications sur son art, comme dans cette lettre du 14 juillet 1954 : « *Je pense pouvoir dire avec un certain degré de vérité qu'en présence de mes peintures, mes préoccupations sont essentiellement morales, et qu'il n'y a rien dans lequel elles semblent moins engagées que l'esthétique, l'histoire ou la technologie...* » Et d'ajouter, le 25 septembre, quelques éléments qui contredisent en partie ce que l'on croyait savoir jusque-là sur ses choix en matière d'accrochage : « *Comme mes tableaux sont grands, colorés et sans cadre, et comme les murs des musées sont habituellement immenses et redoutables, le danger existe que les tableaux se relient aux murs à la manière de zones décoratives. Ce serait une déformation de leur signification, puisque les tableaux sont intimes et intenses, et sont à l'opposé de*

ce qui est décoratif ; et qu'ils ont été peints à l'échelle de la vie normale plutôt qu'à une échelle institutionnelle. » Rothko recommande donc de « saturer » la pièce de toiles, en commençant par les plus grandes, et en les accrochant bas, « le plus près du sol » qu'il est possible, imaginant ainsi de véritables « environnements » avant la lettre.

On apprend aussi, incidemment, que le musée prenait une commission de 20 % sur les ventes éventuelles. A la même époque, en France, les conservateurs s'interdisaient de présenter une exposition monographique d'artistes vivants, pour ne pas influer sur leur cote.

Non sans ironie, cette correspondance est immédiatement suivie du brouillon d'un essai intitulé « *Quand on commence à spéculer...* ». Il ne s'agit pas de marché de l'art, mais d'un essai sur Nietzsche et les dieux grecs, qui rappelle à propos que

Rothko était aux antipodes de l'antienne tendant à présenter les artistes américains comme des brutes dégoulinantes de peinture. Malgré des études abrégées, il était probablement un des peintres de l'école de New York les mieux pourvus en matière théorique, et s'intéressait fortement à la philosophie. Avec une prédilection pour Platon, Nietzsche et Kierkegaard, et des écarts coupables vers la tragédie grecque et les pièces de William Shakespeare. En témoignent ces lignes consacrées à Apollon : « *Apollon est peut-être le dieu de la sculpture. Mais au fond, il est aussi le dieu de la lumière, et dans l'éclat de splendeur non seulement tout est illuminé, mais à mesure que l'intensité augmente, tout est également balayé. Voici le secret dont je me sers pour contenir le dionysiaque dans un éclat de lumière...* »

Harry Bellet

ZOOM



■ LA PENSÉE-MATISSE, d'Eric Alliez et Jean-Claude Bonne

Un philosophe, Eric Alliez, et un historien de l'art médiéval, Jean-Claude Bonne, pénètrent ensemble dans l'œuvre de Matisse et dans les études sur le fauvisme qui se sont multipliées récemment. Ils lisent les écrits des artistes – Matisse, mais aussi Derain et Denis – et leurs commentateurs. Ils n'hésitent pas à s'attaquer à des questions délicates, telle celle du séjour de Derain à Londres. Ils y ajoutent des références à Nietzsche et au bergsonisme, sans oublier non plus Dewey et Deleuze. On pourrait craindre une synthèse convenue ou un exercice théorique. Mais les deux auteurs consacrent le principal de leur temps et de leur ouvrage à observer les œuvres et à confronter leur écriture à cette peinture qui ne se laisse ni décrire, ni même nommer si aisément. Résultat : un livre singulier, avec des accélérations, des hymnes, des remarques inattendues et intéressantes – et, parfois, des raccourcis et quelques oublis en matière de contexte artistique et intellectuel. On peut s'opposer à certaines de ses thèses, mais elles méritent attention et discussion.

Ph. D.

Le Passage, 384 p., 46 €.

■ SENSORIALITÉ EXCENTRIQUE, de Raoul Haussmann, LE PAN PAN AU CUL DU NU NÈGRE et BAR NICANOR, de Clément Pansaers

Les éditions Allia, auxquelles on devait déjà la résurrection de plusieurs textes importants du dadaïsme – dont le formidable *Courrier Dada* de Raoul Haussmann – poursuivent cette louable entreprise. D'Haussmann, ils restituent *Sensorialité excentrique* (1970), son ultime ouvrage, court opuscule rageur qui décrit avec accablement la société contemporaine. Les utopies et mythes du progrès scientifique et technique y sont traités comme il convient. Exemple : « *L'application massive des ordinateurs (est) une tendance à la paresse et le renoncement au développement des qualités primordiales de l'homme.* » Au lieu de quoi l'homme devrait se libérer grâce à une « *sensorialité excentrique et ondulatoire* » dont on comprend vite qu'elle est l'un des noms de la vitalité de Dada, toujours active. Autre réapparition bénéfique, celle du poète Clément Pansaers, étoile filante de Dada, né en 1885 et mort en 1922. *Le Pan pan au cul du nu nègre* et *Bar Nicanor* sont des essais d'écriture syncopée, brisée, traversée de titres et de slogans, rhapsodies poétiques et féroces à lire à haute voix pour mieux entendre les explosions de colère qui les secouent.

Ph. D.

Allia, respectivement 64, 48 et 64 p., chaque volume à 6,10 €. Signalons également *Dada, La révolte de l'art*, de Marc Dachy (Gallimard « Découvertes », 160 p., 11,80 €).

Conversation avec un monstre sacré de la sociologie méconnu en France, auteur de « La Société assiégée »

Zygmunt Bauman ou l'« instinct moral »

Par l'acuité de son regard critique sur le monde moderne, Zygmunt Bauman, aujourd'hui âgé de 80 ans, est devenu une star incontestée de la pensée contemporaine. Mondialement célèbre, donc, sauf en France. Après son exil forcé de Pologne en 1968, c'est de fait en anglais et en Grande-Bretagne, sa « seconde patrie », qu'il va bâtir l'essentiel d'une œuvre riche d'une vingtaine de volumes et

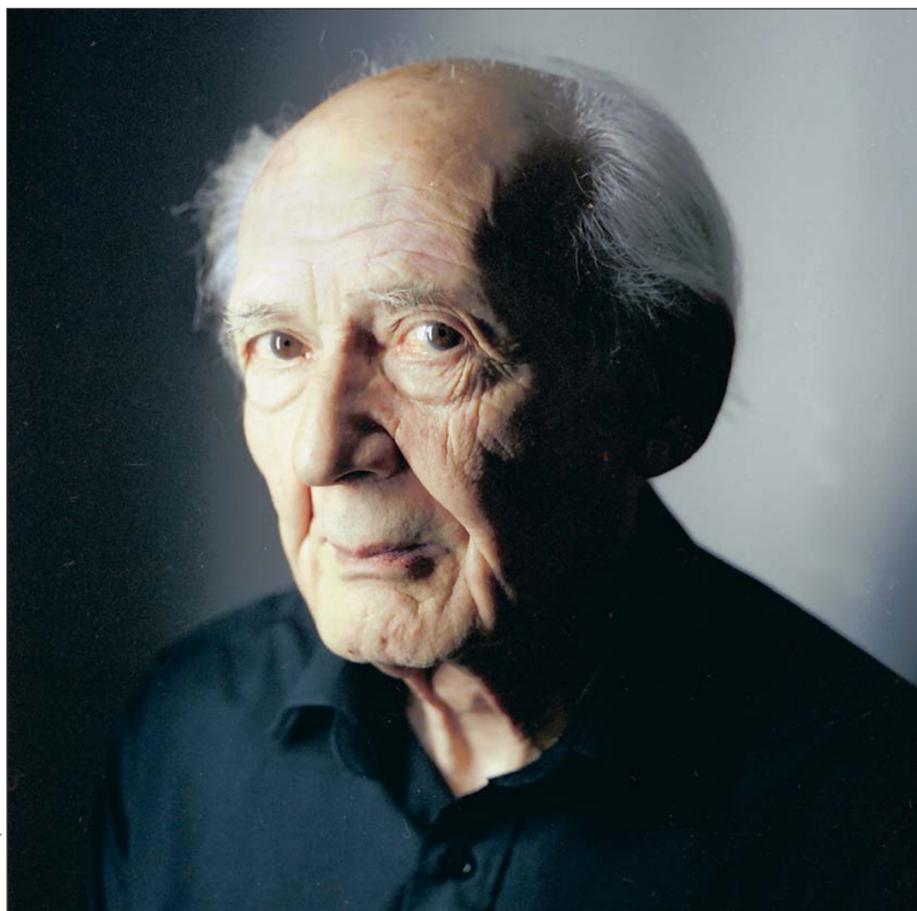
Bauman sur un plateau de télévision, et la presse ne se bousculait guère, il y a quinze jours, pour accueillir un « monstre sacré » dont la venue à Paris aurait dû être un événement de cette rentrée.

Pour nous arracher à ce sommeil provincial, il aura fallu le courage de deux petits éditeurs : La Fabrique, qui, en 2002, a publié *Modernité et Holocauste*, d'abord paru en 1989, le livre qui a le plus contribué à asseoir sa réputation internationale. Le

« privatiser » ou à délégitimer les motivations morales de l'action sociale ? Quels « outils » inventer à l'heure où les problèmes deviennent de plus en plus globaux tandis que la politique reste confinée dans le local ? Sans compter qu'au sein de notre univers interdépendant la différence entre le statut de (télé)spectateur du malheur d'autrui et celui de complice se fait de plus en plus ténue. Depuis près de deux décennies, le souci majeur du sociologue consiste ainsi à saisir les défis inédits liés à notre entrée dans ce qu'il appelle « la modernité fluide ». Ce monde où la solidité des choses comme celle des relations humaines se voit « liquidée » au profit du jetable, de l'instantané, de l'interchangeable.

Ces inquiétudes ne s'éclaircissent vraiment, chez Bauman, qu'à la lumière de son étonnante biographie, la force de son œuvre venant précisément de ce qu'elle s'est construite à l'épreuve du XX^e siècle. Et pas n'importe où : à l'est de l'Europe. Né à Poznan en 1925 dans une famille juive assimilée, il fait, enfant, l'expérience de l'antisémitisme. En plus, « j'étais le seul juif de mon école ». Survient, en 1939, le partage de la Pologne entre Hitler et Staline. Et une seule urgence : fuir les troupes allemandes. Le jeune Zygmunt a 14 ans. « Nous avons réussi à prendre le dernier

OLIVIER ROJER/POUR « LE MONDE »



Quels « outils » inventer à l'heure où les problèmes deviennent de plus en plus globaux tandis que la politique reste confinée dans le local ?

désormais traduite dans quarante pays. La France ? Elle arrive glorieusement au dernier rang. « Juste après la Macédoine », précise-t-il avec le sourire.

Edifiante « exception culturelle ». D'autant que si le lecteur français commence tout juste à découvrir une pensée couronnée par le prix Amalfi en 1990 et le non moins prestigieux prix Adorno de la ville de Francfort en 1998, on ne le doit ni à nos institutions intellectuelles, type Collège de France, ni aux médias : vous n'avez jamais aperçu Zygmunt

flambeau sera ensuite repris par Le Rouergue/Chambon qui sortira coup sur coup *La Vie en miette. Expérience postmoderne et moralité* (2003) puis *L'Amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes* (2004), et aujourd'hui *La Société assiégée*. Dans l'Hexagone, ils ne susciteront aucun débat.

Les questions qu'il y aborde sont pourtant au cœur de nos préoccupations. Quelle éthique pour le XXI^e siècle ? Comment résister à cette tendance, désastreuse mais indissociable de la modernité, à

train en partance vers l'Est pour finalement nous réfugier en Union soviétique, raconte-t-il. Mais ma famille, issue de la petite bourgeoisie, était d'origine sociale "douteuse", et pour ne rien arranger, mon père était sioniste. Résultat : nous avons atterri dans une petite ville de bûcherons, perdue dans les forêts. » A 16 ans, il parvient malgré tout à suivre des cours de physique par correspondance à la faculté de Novgorod. Mais la guerre le rattrape et le voilà qui, à 18 ans, s'engage dans l'armée polonaise créée en URSS.

Après une rapide formation – « trois semaines ! » – le lieutenant Bauman – plus tard promu capitaine –, se bat dans les Pays baltes avant de participer, en 1945, à la libération de Berlin. « J'avoue avoir été fasciné par la vie militaire. Mais après la guerre, en plein stalinisme, cela est vite intenable ! » Il entame alors un nouveau chapitre de son existence, se passionne pour la sociologie et obtient en 1953 un poste à l'université de Varsovie. Certains de ses étudiants gardent un vif souvenir de ce professeur atypique qui, les premiers temps, les initiait à Max Weber et à la sociologie américaine sanglé dans son bel uniforme d'officier ! Bauman est à l'époque un marxiste convaincu – « C'était surtout le marxisme humaniste d'un Gramsci ou d'un Lukacs qui m'intéressait. » Pour les autorités, il appartenait donc « au groupe des gèneurs dont il fallait se débarrasser ». L'occasion se présente en 1967 lors de la campagne antisémite orchestrée par le pouvoir après la guerre de six jours. Bauman quitte le Parti et se voit destitué de ses fonctions en mars 1968 – « J'ai appris la nouvelle par la radio ». Sa femme Janina, une rescapée du ghetto de Varsovie, auteur de deux magnifiques livres de mémoires, perd elle aussi son emploi. Ils ont deux petites filles. « C'est pour elles que nous avons décidé d'émigrer en Israël. »

Bauman enseigne à Tel-Aviv et à Haïfa jusqu'à ce qu'en 1973 l'université de Leeds lui propose un poste. Il y vit toujours et s'y trouve « très heureux ».

On comprend mieux, au vu de ce parcours, le scepticisme du penseur face aux promesses d'une civilisation dominée par le principe de rentabilité et d'efficacité. « Nous avons des raisons de nous faire du souci car

source possible d'un comportement autonome dans la mesure même où il ne peut être ni contrôlé, ni codifié, ni exploité en vue d'un objectif étranger à ses fins. On sent ici l'influence d'Emmanuel Levinas, qu'il tient pour « le plus grand philosophe du XX^e siècle ». Notre conscience ne se soumet qu'à l'autorité impuissante de l'Autre. Mais « c'est justement sa faiblesse », dit-il, « qui

VITESSE VERSUS LENTEUR

« Dans sa critique de la télévision, Pierre Bourdieu nous fait remarquer que "l'un des problèmes majeurs que pose la télévision, c'est la question des rapports entre pensée et vitesse". Le problème ne tient pas qu'à la difficulté de penser vite. Dans le cas d'un échange rapide, où l'on n'a pas le temps de prendre le temps de bien réfléchir avant de prononcer une phrase, les "idées reçues" – idées banales, « partagées par tout le monde », idées qui ne provoquent pas plus de réflexion qu'elles n'en nécessitent puisqu'on les estime évidentes et qu'elles ne requièrent aucune preuve – sont privilégiées par mégarde. Ce qui nécessite du temps, c'est la remise en question du soi-disant "évident", le fait d'attirer l'attention sur des aspects que l'on ne considère normalement pas. Le temps, voilà la ressource dont chacun sait qu'elle fait défaut à la télévision. (In *La Société assiégée*, Éditions du Rouergue/Chambon, traduit de l'anglais par Christophe Rosson, 344 p., 25 €.)

nous savons aujourd'hui que nous vivons dans un type de société qui ne contenait rien qui pût empêcher l'Holocauste de se produire », soutient-il. En ce sens, le génocide lui apparaît surtout comme « un sous-produit terrifiant du penchant moderne pour l'ingénierie sociale, pour un monde totalement planifié et maîtrisé, quand ce penchant ne rencontre plus aucun obstacle ». Face à cette dynamique toujours potentiellement dangereuse, Bauman n'entrevoit guère qu'une seule stratégie : rapatrier au cœur de nos pratiques individuelles ce qu'il nomme les « émotions exilées » ou « rebelles », à commencer par les sentiments moraux.

Et cet ancien marxiste de souligner le caractère éminemment subversif de « l'instinct moral », seule

démontre ma force, ma capacité d'agir, ma responsabilité », l'action morale désignant pour Bauman tout ce qui s'accorde en profondeur avec cette responsabilité, seule gardienne de notre humanité.

C'est dire en même temps si notre avenir s'annonce incertain, le héros de notre « modernité liquide » étant désormais le surfeur. Or, comme chacun sait, « le succès d'un surfeur dépend de sa capacité à rester à la surface ». L'un des grands slogans du XX^e siècle était de « liquider » – liquider les juifs, liquider l'ennemi de classe. Zygmunt Bauman vient nous rappeler que nous ferions bien de veiller à ce que le principal programme du XXI^e ne se résume pas à la liquidation de l'homme.

Alexandra Laignel-Lavastine

« Séville ! »

Suite de la première page

Et, afin que les plus jeunes comprennent enfin pourquoi, pour leurs parents, Séville n'est pas seulement la ville de la tour de la Giralda et de l'Alcazar, il a eu l'idée formidable d'insérer dans son livre le DVD du match avec le commentaire en direct de Thierry Roland et de Jean-Michel Larqué.

Platini, Giresse, Tigana, Trésor, Bossis (« Le Grand Max »), Rocheteau, mais aussi Schumacher, Battiston, Hrubesch, surnommé *das Ungeheuer* (le Monstre), tous ces noms résonnent encore dans la mémoire de millions de téléspectateurs. L'expression est galvaudée, sauf ici : ce fut bel et bien le match du siècle, le match des matches.

Faites l'expérience et revoyez-le : il n'a pas pris une ride. Au bout d'une heure, comme il y a vingt-trois

ans, vous sentirez à nouveau l'angoisse monter. Et puis ce sera l'agression de Schumacher sur Battiston, le geste de Platini prenant la main de son ami inerte et le accompagnant au bord du terrain. « Ne t'inquiète pas, mon pote... Je suis là... ça va aller. » Ce sera ensuite le but inouï de Marius Trésor, une reprise de volée vengeresse à transpercer la cage de Schumacher, le but de Giresse, 3-1 pour la France à quelques minutes de la fin de la prolongation, et puis le trou noir, le retour des Allemands, la défaite aux tirs aux buts.

Puis qu'une ode au football et à son Ange bleu – ainsi Marguerite Duras surnomma Platini –, le livre de Pierre-Louis Basse est d'abord l'histoire d'un deuil enfin achevé. Il se souvient de cette soirée démente avec les mots de Georges Perec dans *Les Choses* : « Ils auraient voulu que leur histoire soit l'histoire du bonheur ; elle n'était, trop souvent, que celle d'un bonheur menacé. Ils étaient encore jeunes, mais le temps

passait vite. » Bernard, Alain, Bruno, Dominique, ses copains d'Epinay, Basse les a aujourd'hui perdus de vue. « Nous nous étions promis, dans des aubes blafardes, de ne jamais nous séparer. Nous avions tort. La vie finit toujours par séparer toute jeunesse. »

Il n'est pas nécessaire d'être un dingue de football pour apprécier Séville. Comme l'a dit un jour Platini, « c'est un match où il y a tout, tous les sentiments, les sensations, ce n'est pas le football, c'est la vie. Aucun film, aucun livre, aucune pièce de théâtre ne peut te faire vivre un moment pareil. Tu ressens en une heure trente toutes les émotions possibles. Et en plus ça finit mal, donc là, c'est carrément l'apogée du romantisme. »

Voyez la tragédie de Séville sur le DVD et puis lisez. Non seulement Basse aime le football et sait faire partager sa passion, mais il écrit formidablement bien.

Franck Nouchi